



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

**Renée**

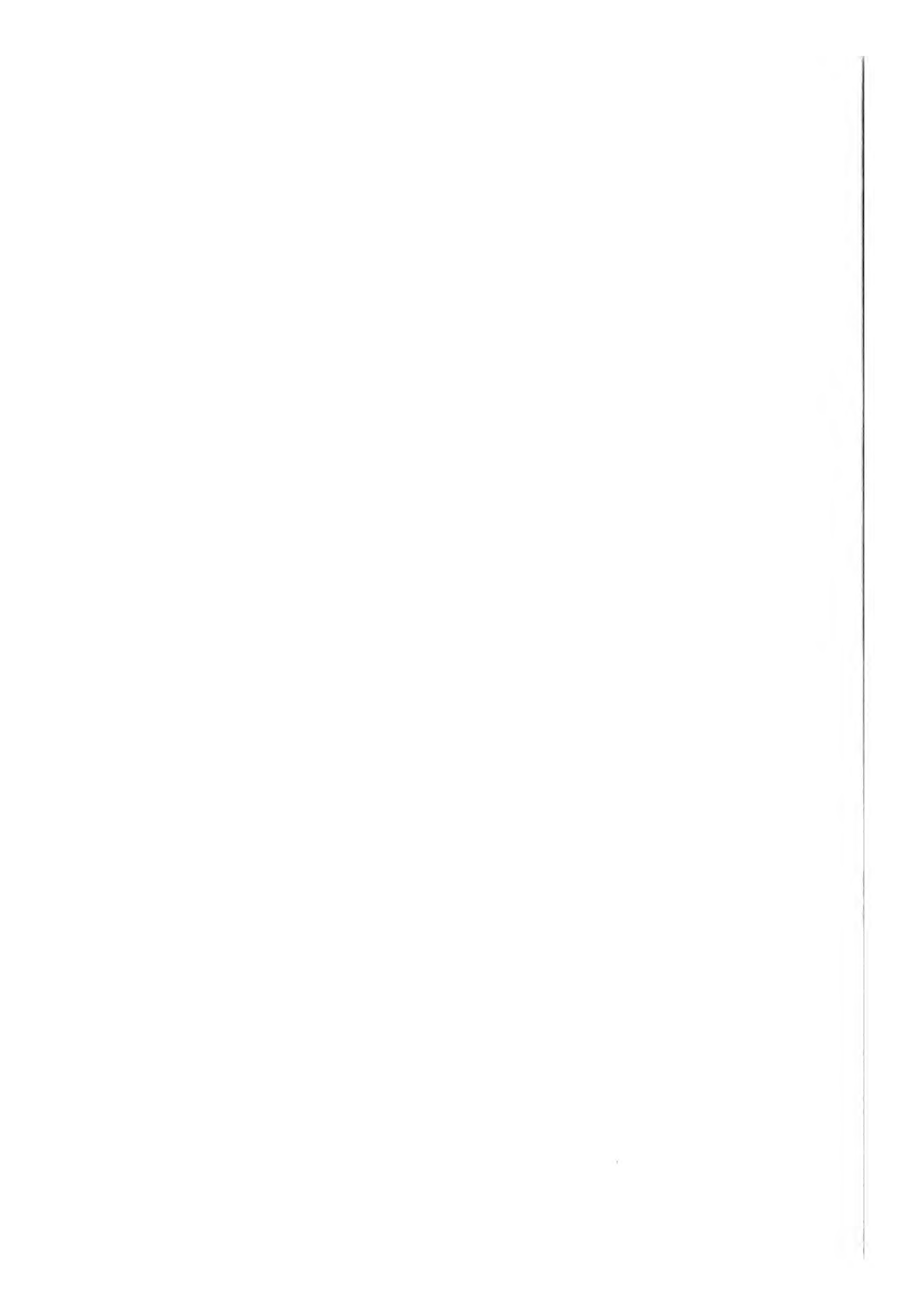
**Émile Zola**



Vet Fr III 2.1







# RENÉE

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville,  
à Paris, le 16 avril 1887.



# PRÉFACE

---

## I

*Renée* a une histoire que je désire conter avant tout. Elle me paraît curieuse et instructive.

Sans madame Sarah Bernhardt, je n'aurais peut-être jamais écrit la pièce. Elle s'était prise de passion pour *la Curée*, elle voyait dans le personnage de Renée un rôle superbe et à sa taille, et elle ne pouvait me rencontrer sans me dire : « Songez-vous à moi ? à quand ma pièce ? » Je résistais, d'abord parce que je suis convaincu qu'il est exécrable pour un auteur de mettre lui-même un de ses romans au théâtre, ensuite parce que le sujet de *la Curée*, l'inceste, me semblait radicalement impossible à la Comédie Française, dont madame Sarah Bernhardt était alors sociétaire. A quoi bon écrire une œuvre condamnée d'avance à dormir au fond d'un tiroir ?

Pourtant, elle s'acharnait, et dans une visite que je lui fis, comme je lui démontrais l'inutilité de la tentative, l'impossibilité du sujet, si l'inceste était consommé, nous trouvâmes, dans la discussion, l'ex-



pédient, la tricherie, pour dire le mot, qui esquivé l'inceste réel, en établissant que Saccard n'est que de nom le mari de Renée. Tout à l'heure, j'examinerai la valeur de cet arrangement dramatique; mais je tiens à dire dès le début que, si j'ai apporté certaines modifications au roman, je l'ai fait dans le vif désir d'être joué par la grande tragédienne sur notre première scène française. Mon tort, si tort il y a, est d'avoir voulu être pratique.

Dès lors, je me mis à la pièce, qui devenait possible, selon moi, tout en restant fort dangereuse. Je m'étais amusé d'abord à écrire, pour le *Messenger de l'Europe*, la revue russe à laquelle je collaborais, une nouvelle, *Nantas*, où j'avais imaginé l'aventure d'un gaillard, brûlé d'ambition, écrasé de misère, qui vendait son nom à la fille séduite d'un riche magistrat, en s'engageant à ne jamais faire usage de ses droits conjugaux, et qui, plus tard, arrivé au faite de la fortune et des honneurs, tombé amoureux fou de sa femme, sanglotait de douleur et d'impuissance, parce qu'elle se refusait à lui, méprisante. *Renée*, ainsi qu'on peut le voir, est une combinaison de *la Curée* et de *Nantas*. Du reste, dans *la Curée*, le premier acte de *Renée* se trouve indiqué aussi, en quelques lignes; seulement, le mariage se consomme, tandis qu'il ne se consomme pas dans *Nantas*. Il serait trop long de montrer ici les conséquences de ce simple fait, et je renvoie au roman et à la nouvelle.

Donc, j'écrivais *Renée*, lorsque, dans les premiers mois de 1880, éclata la grande querelle de madame Sarah Bernhardt et de la Comédie Française. On se souvient de la démission bruyante de la tragédienne,

puis de sa première tournée en Amérique. Et me voilà, moi, resté tout déconfit avec ma pièce. Je l'achevai cependant, des mois se passèrent, et je me décidai, je l'envoyai à M. Émile Perrin, en lui parlant de mademoiselle Croizette pour le rôle de Renée. Il faut dire que M. Perrin, à la suite de mes feuilletons dramatiques du *Voltaire*, avait témoigné le désir de me voir. Nous avons causé théâtre, rapprochés par certaines idées communes ; même, il avait bien voulu me laisser entendre que, le jour où j'écrirais une pièce, il serait heureux de la connaître. En lui envoyant *Renée*, je lui demandais de m'en donner son avis sincère et de me dire simplement s'il croyait que la pièce pût être acceptée par le comité de lecture. Je ne désirais lire qu'avec des chances.

Au bout de cinq jours, le 20 juin 1881, M. Perria m'adressa la lettre suivante. Je la donne, sans en demander l'autorisation aux héritiers du signataire, et je crois ne désobliger personne, car elle est à l'honneur de celui qui l'a écrite et de celui qui l'a reçue.

« Cher monsieur Zola,

« J'ai lu votre pièce dès qu'elle a été entre mes mains. J'ai pris néanmoins quelques jours avant de vous répondre. Je voulais la relire, bien l'étudier, m'en pénétrer de mon mieux et savoir si l'impression première que j'en avais reçue, ne se modifierait pas après un plus long examen. Je n'ai pas à juger l'œuvre d'un homme qui tient dans les lettres le rang que vous y occupez et qui exerce sur l'art de son pays une influence aussi considérable que la vôtre ; je n'ai pas accepté, même de votre confiance et de votre courtoisie, une telle responsabilité.

« Mais vous avez bien voulu vous en remettre à mon sentiment sur l'effet que pourrait produire la représentation de votre drame au Théâtre-Français. J'ai l'expérience de cette scène, je connais bien son public, c'est donc mon impression personnelle que vous désirez consulter d'abord. Eh bien, permettez-moi de vous le dire, je crois que la représentation de votre drame, tel qu'il est à cette heure, serait, à partir du troisième acte, un continuel danger.

« Vous êtes un artiste, monsieur, dans toute l'acception du mot, non seulement très épris de votre art, mais vous en êtes absolument le maître : ce que vous avez fait, vous avez donc voulu le faire. Je respecte toutes les convictions et j'aime les audaces; je pense, comme vous, que le théâtre a besoin de se frayer une voie nouvelle et qu'il peut descendre plus loin dans l'analyse et serrer de plus près la vérité; mais le public de la Comédie Française ne supporterait pas la Phèdre moderne possédée par son fils, presque sous les yeux de son époux. Je sais bien que ce fils n'est point son fils, qu'elle n'a jamais été à son mari; mais n'importe, pour le public, Renée est, en même temps, épouse et mère. La puissance même de l'œuvre ne la protégerait pas contre une révolte instinctive, et, pour me servir d'un mot technique qui dit bien la chose, je suis convaincu que la pièce ne passerait pas.

« Vous m'avez autorisé à m'exprimer en toute franchise. Je le fais, quoi qu'il m'en coûte. Me trompé-je dans cette appréciation? C'est possible, et je le voudrais. J'ai pris le parti de vous écrire pour vous faire connaître l'impression qui résulte pour moi d'une lecture où j'ai été fort ému, passionné quelquefois, troublé toujours. Mais je n'ai pas renoncé pour cela au bénéfice de l'entrevue que vous m'avez promise et que je réclame de vous. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous ne vinssiez pas au théâtre; mais, s'il vous était possible de venir chez moi,

voulez-vous choisir votre jour et m'en donner avis? Je ne sors jamais avant onze heures et demie, le matin, mais je vous laisse absolument maître de l'heure comme du jour.

« En attendant un mot de vous, monsieur, je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués. »

J'allais voir M. Perrin, comme il le désirait. J'y allais même à trois reprises, car il hésitait, remué par chacune de nos conversations, ne voulant pas encore me rendre mon manuscrit. Le grand obstacle lui semblait être son public du mardi. J'ai la conviction qu'il a souhaité très sincèrement jouer la pièce. Il a dit à une tierce personne qu'un moment il s'était senti résolu à risquer la partie, et que la peur seule d'un tapage l'en avait ensuite empêché. Le jour où il me rendit enfin mon manuscrit, il me déclara que le public, après le troisième acte, ne laisserait pas relever le rideau. Et, s'il s'est trompé, je ne lui en garde pas rancune, je lui ai au contraire beaucoup de reconnaissance, pour la vive sympathie qu'il m'a témoignée en toute cette affaire.

Ainsi, me voilà une première fois rapportant *Renée* dans son tiroir. L'opinion de M. Perrin me suffisait, il était inutile de s'adresser au comité. Et la pièce dormit jusqu'au retour de madame Sarah Bernhardt en France. L'idée me vint alors d'avoir son avis : puisque j'avais écrit la pièce pour elle, j'étais curieux de savoir ce qu'elle en penserait, tout en comprenant combien il lui serait difficile de jouer cette tragédie bourgeoise, nue et sévère, en dehors du cadre de la Comédie Française. Je la trouvais trop noire pour le Vaudeville et trop simple pour la Porte-Saint-Martin.

Madame Sarah Bernhardt, je dois le dire, me parut plus épouvantée que M. Perrin. Nous dinâmes ensemble chez un ami commun, et là, elle me parla surtout du dénouement, de cette abominable scène où Renée jette le fils à la colère du père; elle m'en parla avec un frisson, en comédienne qui entend déjà les sifflets dans la salle. Pour elle non plus, la pièce ne finirait pas. Je ne lui en ai pas voulu davantage qu'à M. Perrin, car elle avait alors le besoin de grands succès, et je compris parfaitement qu'il lui était impossible de risquer sa situation, dans une bataille autre que la sienne.

Pour la seconde fois, *Renée* dormait du bon sommeil de l'oubli, lorsque, dans les derniers mois de 1882, un ami qui avait parlé d'elle à M. Koning, directeur du Gymnase, m'apprit que ce dernier était désireux de la lire. J'envoyai donc le manuscrit à M. Koning, et il ne me fit pas attendre la réponse : vingt-quatre heures après, le manuscrit revenait chez moi, avec une lettre terrifiée, déclarant que la pièce n'était pas possible et que même « j'aurais le plus grand tort de la faire représenter, si un directeur était assez hardi pour tenter l'aventure ». Évidemment, à son point de vue, M. Koning avait raison. Il est le représentant d'une maison de commerce, il a entre les mains des intérêts pécuniaires qu'il défend. Toute pièce qui ne sent pas l'argent, qui sent la bataille et la chute, est une vilénie à ses yeux, une action louche qui devrait faire monter le rouge de la honte au front de l'auteur. Dans la religion du succès, on confond aujourd'hui le dramaturge qui tombe et le failli qui ne paye pas ses billets. J'ai donc parfai-

tement. compris le refus de M. Koning, et j'ajoute volontiers qu'il est excusé devant ses actionnaires, puisque la pièce n'a pas été un gros succès d'argent.

Nouveau bon sommeil de *Renée*, au fond du tiroir ; et, cette fois, sommeil prolongé, car elle n'en bougea pas de dix-huit mois. Ce fut une véritable aventure qui l'en tira brusquement. Un soir des premiers jours de mars 1884, à Paris, je prenais bourgeoisement une tasse de thé, avant de me coucher, lorsque mon domestique m'annonça M. Porel, de l'Odéon. A dix heures du soir, M. Porel, de l'Odéon, chez moi, cela m'émotionna, je l'avoue ; et mon émotion devint de la stupeur, lorsque M. Porel, entré en tempête, me dit sans reprendre haleine : « Nous venons de perdre aujourd'hui notre procès des *Danicheff*, La Rounat n'a rien à jouer, et j'ai songé à vous : je sais que vous avez une pièce, donnez-la-moi, nous répétons dans trois jours. » Je lui fis remarquer qu'il ne connaissait pas la pièce, qu'il était bon de la lire avant de la mettre en répétition ; mais le terrible homme me répondit que c'était inutile, que l'Odéon jouerait la partie sur mon nom ; et il emporta *Renée*, et je me retrouvai seul, ahuri. Le tout n'avait pas duré cinq minutes.

Le surlendemain, M. Porel devait venir me revoir, pour arrêter la distribution. Il ne vint pas, m'envoya une dépêche, remettant le rendez-vous. Je ne l'ai plus revu chez moi, et il a gardé le manuscrit deux ans. Évidemment, *Renée* avait produit son effet de pièce qui ne devait pas finir. Je me suis souvent imaginé M. Porel rentré chez lui, avec ces cinq actes emportés comme une proie : il lit, et à chaque acte, son décou-

## PRÉFACE.

agement augmente. Impossible, oh! totalement impossible ! Il n'y avait plus qu'à traîner les choses, pour me faire oublier le coup d'enthousiasme de la première entrevue. M. Porel les traîna autant qu'il fut nécessaire. Il m'écrivit trois ou quatre lettres, en me disant combien son cher Odéon l'absorbait ; il finit même par me déclarer qu'il fallait refaire *Renée*, qu'il y travaillait, qu'il avait commencé en personne tout un travail sur *la Curée*, dont nous aurions à causer ensemble ; et il ajoutait : « Rassurez-vous, je ne suis pas un collaborateur masqué. » Qu'était-il donc ? J'avais une envie folle de le savoir, je brûlais du désir de connaître son petit travail. La vérité, paraît-il, est que M. Porel ne se résout point à être un directeur passif, jouant les pièces qu'on lui apporte : il les refait, il coupe un acte, change deux scènes de place, ajoute ou supprime dix répliques. Même, dans l'intimité, on prétend qu'il hausse les épaules devant les œuvres qu'il reçoit, et je parle des œuvres signées des noms les plus connus. Ah ! s'il ne les remettait pas debout, quelles chutes ! Ma curiosité, si ardemment excitée, ne fut malheureusement jamais satisfaite. Sans doute, à la dernière heure, *Renée* lui sembla d'une nature trop infirme pour qu'il tentât de la redresser. J'attendais le fameux travail, et ce fut enfin le manuscrit qu'il me rendit. Je le regretterai toujours, car la pensée de ce travail hante encore mes nuits de fièvre.

Certes, ces choses sont loin, j'en parle gaiement. Pourtant, je suis resté convaincu que le strict devoir de M. Porel était de jouer *Renée*, même s'il la trouvait incomplète, mal bâtie et dangereuse. Il touche une subvention pour ces sortes de tentatives littéraires ; et

mon nom couvrait sa responsabilité. Aujourd'hui que l'expérience est faite, *Renée* est allée jusqu'au bout, *Renée* a été une bataille gagnée le premier soir, et a ensuite tenu honorablement l'affiche, avec une moyenne de recettes, assez rare parfois au delà des ponts. En quoi l'Odéon aurait-il démérité, s'il avait risqué cette partie ? M. Porel en a perdu de plus fâcheuses, et s'il se croit excusé par les discussions ardentes qui ont housculé ma pièce, il se trompe : son théâtre ne devrait vivre que de passion littéraire,

Et voilà une quatrième fois *Renée* au repos. D'autres directeurs me la demandèrent, mais il s'agissait de grands théâtres de drame, où la pièce se fût perdue. Je refusai de communiquer le manuscrit. En somme, *Renée* avait épouvané M. Perrin et madame Sarah Bernhardt, et deux directeurs l'avaient nettement refusée, M. Koning et M. Porel. Tous ceux qui la connaissaient prophétisaient que le public ne l'écouterait pas jusqu'au bout. Là-dessus, l'opinion était unanime, et j'avais fini par me ranger à cette façon de voir. Cela, du reste, ne m'était pas désagréable : je suis un entêté dont l'impopularité fouette le courage. Seulement, j'avais résolu de ne plus faire aucune démarche pour placer la pièce. On la jouerait quand on la jouerait, plus tard, à la bonne chance.

Elle dort encore dix-huit mois, je ne songeais plus à elle, lorsque la bonne chance se présenta. On connaît les faits : le feuilleton de M. Henri de Lapommeraye, où, à propos du *Ventre de Paris*, il réclamait une pièce signée de mon nom seul ; la réponse dans laquelle, ironiquement, je l'avoue, je lui disais de me faire recevoir *Renée* quelque part, s'il voulait m'avoir



sans collaborateur ; l'empressement sympathique qu'il mit à faire de cette plaisanterie une réalité, en courant d'abord chez M. Porel et chez M. Koning, où il fut singulièrement reçu, et en s'adressant enfin à MM. Deslandes et Carré, directeurs du Vaudeville, qui accueillirent sa proposition avec la plus grande courtoisie littéraire ; si bien qu'un beau matin, il me tomba une lettre de M. de Lapommeraye, me fixant un rendez-vous au Vaudeville et me disant d'apporter *Renée*, que ces messieurs recevaient d'avance, sans la lire, avec l'engagement de n'y pas changer un mot.

Je me suis promis de tout dire franchement, et je confesse qu'un peu de lâcheté se mêla d'abord à ma joie. Une pièce ne dort pas six années dans un tiroir sans y vieillir. Je n'avais plus pour elle la tendresse de l'écrivain qui sort tout fumant du travail. Et puis, son sort n'était-il pas fixé à l'avance ? les meilleurs juges ne l'avaient-ils pas condamnée à sombrer dès le troisième acte, sous les protestations et les sifflets ? C'était donc à une chute certaine, retentissante, que j'allais courir. En lisant la lettre de M. de Lapommeraye, je vis nettement la salle vociférant, les artistes en déroute, les deux directeurs pâles dans la bagarre ; et, ma foi ! le cœur chaviré de malaise, je me demandai s'il n'était pas temps encore de reculer. Ce ne fut, d'ailleurs, que la poltronnerie d'une matinée. Eh bien, quoi ? la pièce tomberait. J'en étais certain à ce moment ; mais personne n'en mourrait, ni les artistes, ni les directeurs ; et moi, je me serais méprisé, si j'avais refusé la bataille. Soit, pour un soir seulement, et que le reste croule !

Je dis simplement à MM. Deslandes et Carré que,

tout en remerciant M. de Lapommeraye d'avoir obtenu d'eux la réception de *Renée* sans lecture préalable, je ne pouvais accepter cette condition. Il fut convenu qu'ils liraient la pièce et qu'ils m'écriraient. Dès le lendemain, j'avais une lettre qui me toucha par sa franchise et par sa haute sympathie : ils ne se dissimulaient pas les grands dangers, ils voulaient bien les courir avec moi, par amour des lettres. Qu'il me soit permis de leur témoigner ici ma vive gratitude pour les soins qu'ils ont donnés à mon œuvre, ne comptant pas, ne lui refusant ni les décors neufs, ni les interprètes de premier rang, la traitant en un mot comme une œuvre à laquelle on croit. Ma reconnaissance est également profonde pour M. de Lapommeraye et pour tous ceux qui se sont entremis dans cette affaire. Beaucoup ont été charmants, cela m'a consolé des autres.

Enfin, j'ai à payer une grosse dette aux artistes, qui ont vaillamment combattu. Je sais ce que *Renée* doit à leur bravoure si jeune et si enthousiaste, car ils l'ont imposée au public, à force de conviction. Pas un mot n'a été retiré, après les ricanements de la première représentation ; et, aux représentations suivantes, les mots signalés étaient lancés par les artistes d'autant plus carrément, en face, qu'ils les sentaient guettés dans la salle. Mademoiselle Brandès a été superbe de passion et d'énergie, dans le rôle de Renée, et elle a rendu avec une largeur incomparable la terrible progression : l'attitude deouloureuse et hautaine du premier acte ; le charme turbulent et détraqué du deuxième ; la lutte poignante du troisième ; le remords terrifié et l'éclat vengeur du qua-

trième; la demi-folie, l'emportement frénétique du cinquième. C'est une très grande artiste, qui est née pour les chefs-d'œuvre des auteurs de demain, si les auteurs savent en faire. Madame Grassot a réalisé une mademoiselle Chuin d'une vérité, d'une discrétion exquise dans le crime. Je me souviens que M. Perrin avait particulièrement peur de mademoiselle Chuin; et il est arrivé que madame Grassot a fait passer le personnage, avec un talent si fin et si sûr de lui-même, qu'on ne s'est pas même aperçu des périls du rôle. Merci également à mademoiselle Marguerite Caron, si vive, si charmante, dans le bout de rôle conventionnel d'Ellen Maass. J'arrive à M. Raphaël Duflos, dont la création restera : il a été le Saccard du premier acte, enragé d'ambition, humble à son entrée devant le père, relevant la tête devant la fille, et grandissant de tout le cri de sa force, de tout le désir des grandes choses qu'il rêve; et il a été le Saccard du quatrième acte, l'homme d'argent, l'homme triomphant, vaincu par la passion, sanglotant au milieu de son or, parce qu'une femme ne l'aime pas. C'est d'un art supérieur, puissant et jeune, qui le met au premier rang. M. Montigny a composé un Béraud du Châtel très digne, très haut; et ce dont je lui suis reconnaissant surtout, c'est d'avoir sauvé de la banalité ce personnage tout d'une pièce, qui n'a certes rien de bien neuf. Au premier acte, il a conquis la salle par son émotion contenue, par la profondeur du drame qu'on devinait, derrière son masque froid. Quant à M. Eugène Garraud, dans le rôle de Maxime, il avait à lutter contre des difficultés presque insurmontables, ainsi que je le dirai tout à l'heure. Je ne

saurais trop le remercier publiquement de ses efforts et de sa conscience de jeune artiste, se donnant tout entier à l'œuvre qu'il interprétait. Un dernier remerciement à M. Mayer, qui avait bien voulu se charger de Larsonneau, une simple utilité, dont il a réussi à faire une silhouette vraie, très intelligemment indiquée. Tous ont mérité d'être à l'honneur, car tous se sont trouvés au péril.

Et l'histoire de *Renée* s'arrête ici. J'ai conté ailleurs, et l'on trouvera plus loin, le récit exact de la première représentation. Les bons juges s'étaient trompés, la pièce est allée jusqu'au bout, sans trop de cahots. Comme dans toutes les choses humaines, la vérité était entre les extrêmes : ni une chute véritable ni un succès incontesté, quelque chose de discuté et de moyen, au milieu des violences de la presse et de l'hésitation du public. *Renée* a été jouée trente-huit fois et a produit une recette totale de soixante-douze mille huit cent dix-sept francs, ce qui met la moyenne à dix-neuf cent seize francs vingt-trois centimes. Me permettra-t-on d'être en somme satisfait, moi qui ne croyais qu'à une soirée, et qui tremblais d'apporter au Vaudeville la ruine et le déshonneur ?

## II

Je voudrais, maintenant, dire mon sentiment personnel sur *Renée*, moins en auteur qu'en critique. Elle me semble assez loin de moi, pour que j'en puisse parler avec désintéressement.

Ce qui m'a surtout frappé, dans le monceau de comptes rendus que j'ai lus d'une façon très attentive, c'est le désappointement des critiques, qui, connaissant *la Curée*, se sont fâchés de ne pas retrouver le livre dans la pièce. Cela achèverait de me faire condamner tout drame tiré d'un roman. Chacun, l'autre soir, au Vaudeville, était évidemment venu avec la pièce faite dans la tête : *Renée* était de ce tempérament, agissait de cette manière, de même que Saccard et Maxime avaient telle importance, jouaient tel rôle ; et l'on s'imagine la débâcle, lorsque rien de ce qu'on attendait ne s'est réalisé. J'avais pourtant pris le soin d'appeler la pièce : *Renée*, ce qui me semblait indiquer suffisamment qu'il n'était plus question de *la Curée*. Personne ne m'a tenu compte de la précaution, et j'ai été décidément un maladroit, puisque je n'ai pas su me faire entendre.

Remarquez que les plus gros reproches viennent de ce malentendu. On a battu *Renée* avec *la Curée*, exaltant le roman pour rabaisser la pièce. La *Renée* du livre épouse bien Saccard, comme la *Renée* du drame, séduite, et afin de cacher la faute à son père ; seulement, elle couche ensuite avec son mari, elle a

plus tard toute une série d'amants, de sorte que, lorsqu'elle en arrive à Maxime, c'est une perversion lente, une science acquise de la dépravation, qui la jette à cette jouissance aiguë, l'inceste, l'inceste réel, complet. Et l'on dit très justement que voilà la vraie incestueuse. Seulement, pourquoi ne pas accepter aussi l'autre Renée? pourquoi crier à l'invraisemblance? Celle-ci ne consomme pas le mariage, repousse les amants, dans le dégoût et la peur qu'elle a de l'homme, depuis la faute; et elle témoigne, du reste, son mépris des amours banales qui l'entourent, elle ne voudrait se donner qu'à un plaisir rare, inconnu, hors de la portée de toutes : l'inceste est au bout, non plus l'inceste effectif, mais l'inceste sur le point d'être, le matin où Saccard vient dans sa chambre réclamer ses droits. Certes, la première Renée est plus ordinaire, les choses vont avec elle d'un train plus général, le mariage consommé, l'adultère répété, tout ce lent acheminement. Cela pourtant n'empêche pas que la seconde Renée puisse exister : une chute brusque, où elle a été plus ou moins consentante; puis, la répugnance de cet accouplement, le souvenir détesté et troublant, toute une vie de plaisirs mondains, dont l'affolement la détraque; et le désir peu à peu grandi de retomber en raffinant la passion, et la seconde chute fatale, qui, cette fois, est un crime. Supprimez la première Renée, la seconde ne vous gênera plus en rien. Si, d'autre part, vous mettez en elle la fatalité de l'hérédité, la dualité et le combat de deux origines, elle vous semblera, je l'espère, absolument debout et logique. Sans doute, sa physiologie, sa psychologie si vous aimez mieux, est moins simple que celle de

l'autre ; elle n'est point impossible, et il est vraiment singulier qu'on me reproche d'avoir un peu compliqué cet être, lorsque, d'habitude, on me blâme de ramener les passions de l'homme à la simplicité des besoins de la bête.

Il en est de même pour l'inceste, accompli dans le livre, sur le point de l'être dans la pièce. Admettez que le roman n'existe pas, et imaginez qu'un homme de théâtre, un de ces hommes ayant le fameux don, invente cette situation d'une femme qui n'a pas consommé le mariage, qui prend pour amant son beau-fils, et qui se trouve, le lendemain, en lutte avec un désir brusque et exaspéré de son mari : on n'aura pas assez d'éloges, on trouvera excessivement ingénieux cet inceste renversé, on acclamera la grande scène de Saccard, au quatrième acte. *La Curée* est là, et les choses changent avec moi. On exige l'inceste réel, on va jusqu'à dire que Racine a été plus hardi, en oubliant que, dans *Phèdre*, il n'y a pas du tout d'inceste. Et le plus curieux, c'est qu'après m'avoir accusé de faiblesse, durant les trois premiers actes, on s'est révolté, durant le quatrième et le cinquième, des situations qui n'étaient cependant que la conséquence logique des faits posés dans les premiers. On m'aurait donc lapidé, si j'avais eu l'audace d'aller plus loin, jusqu'au ménage à trois ?

J'avoue que j'en ai eu grande envie. Quand j'ai relu *Renée*, pour la donner au Vaudeville, j'ai bien compris qu'on affecterait de ne me tenir aucun compte de l'inceste évité. Aussi ai-je cherché, un instant, à ce que le mariage se consommât entre Renée et Saccard ; mais cela détruisait simplement la pièce, la scène du

quatrième acte n'était plus possible, le premier acte n'avait plus d'utilité ; et j'ai la faiblesse de tenir à ce premier acte, ainsi qu'à la scène du quatrième, qui en est le contre-coup. Je sais qu'on a crié à l'in vraisemblance, au sujet des situations du premier acte. Si Renée a été violentée, elle n'est pas coupable, pourquoi ne raconte-t-elle pas tout à son père, au lieu de conclure ce mariage infamant avec un inconnu ? D'un autre côté, le père n'est-il vraiment pas trop commode, en accueillant cet inconnu sans enquête aucune, et en lui jetant une fortune à la tête ? On oublie mademoiselle Chuin, qui a tout fait, tout mené, dans un intérêt personnel : elle le dit expressément, elle a profité du désespoir du père, de l'affolement de la fille, pour bâcler une affaire où elle avait gros à gagner. D'ailleurs, ce mot « violentée » n'entraîne pas, dans la responsabilité de Renée, une innocence absolue : il a pu y avoir tel fait, tel commencement de faute, qu'elle n'oserait jamais confesser. Enfin, le roman imaginé avec Saccard, accepté par elle, n'est aux yeux de Renée que de la piété filiale, une façon de consoler son père, en lui donnant l'illusion d'une réparation possible, dès qu'il sait la faute, qu'un calcul de mademoiselle Chuin lui a fait connaître. On tolère bien, dans Racine, qu'Hippolyte, pour ne pas faire rougir son père, ne dénonce pas Phèdre et se laisse faussement accuser, jusqu'à en mourir. Ce qu'on peut me reprocher, c'est d'avoir été trop bref d'explications, dans la scène entre mademoiselle Chuin et Saccard. Dix lignes de plus, et tout s'éclairait. Je n'ai pas songé à les écrire, croyant le point de départ suffisamment posé et ayant avant



tout le désir d'être sobre. Et, en somme, à quoi bon disputer sur ces détails? pas une œuvre ne tiendrait à cet épluchage. Si le point de départ a quelque obscurité, s'il est ainsi pour empêcher que l'inceste ne soit réel, c'est, mon Dieu! que la pièce est ce qu'elle est; et j'étais bien forcé de la garder telle quelle, avec les défauts et les qualités qu'entraînait un pareil plan, car à vouloir un plan autre, c'était une autre pièce qu'il fallait écrire.

Me voilà donc amené à la grosse affaire, à ce nouveau théâtre que j'aurais promis de planter sur la scène, complet, superbe, renouvelant d'un coup la littérature dramatique, et dont on m'accuse de n'avoir rien donné du tout. D'abord, je réponds que, personnellement, je n'ai rien promis, en dehors de ma vie de travail et de ma bonne volonté; et j'ajoute ensuite que je serais parfaitement ridicule, à étiqueter moi-même les passages de mon œuvre: ceci est nouveau, ceci ne l'est pas. Mais ce qui met au comble mon embarras, c'est que les choses dont je suis content, que je crois relativement originales, sont précisément celles dont on a plaisanté et qu'on a niées avec le plus de violence.

Ainsi, j'ai détruit le symbole de la fatalité antique, en mettant scientifiquement Renée sous la double influence de l'hérédité et des milieux. Je ne sais si cela est nouveau ou ne l'est pas; mais je sais qu'on a haussé furieusement les épaules. D'autre part, je l'ai faite en proie à une dualité, à une double origine, qui la secoue, la jette aux volontés contraires et extrêmes, voulant, ne voulant plus, sautant d'une décision à une autre; et on l'a traitée simplement

d'incohérente, on a déclaré ses actes inexplicables. Je l'ai montrée en contact avec Maxime, j'ai étudié les mutuelles réactions de ces deux tempéraments, la décomposition lente où ils en arrivent, à ce point qu'elle est le maître et que lui s'abandonne, sans personnalité, obéissant toujours; et l'on a ricané de cette chiffe molle, de cet homme qui n'est plus qu'une fille. Je m'arrête à ceci, j'insiste, car j'ai senti, à l'attitude du public, que, si la pièce avait quelque avenir, le grand danger serait dans le rôle de Maxime. On n'est pas près d'accepter cette peinture d'un garçon vidé à vingt ans, joli et lâche, d'un charme de catin qu'on ramasse et qu'on chasse. Lorsque Renée joue de lui comme d'une petite bête favorite, le marie, puis le démarie, le retourne d'un tour de main, on s'exclame, on plaisante, parce que la vérité du personnage paraîtra inacceptable sur les planches, tant que l'éducation du vrai au théâtre ne sera pas plus avancée. Un habile aurait coupé ou du moins atténué le rôle, et la meilleure raison que je n'ai pas donnée encore, c'est que l'interprétation en est à peu près impossible. En effet, pour expliquer l'amour de Renée, la folie de sa perversion, il faudrait que Maxime fût rendu, d'abord dans sa grâce physique de statuette de Saxe, exquis, troublant et désirable, puis qu'il vécût son personnage sur la scène, tel qu'il serait dans la vie, avec l'excuse de la vérité, à chacun de ses abandons. Seulement, où trouver l'artiste capable de réaliser une pareille création, l'artiste ayant encore son charme d'éphèbe et possédant déjà la science d'un vieux comédien? Une grande artiste jouerait bien le rôle en travesti, mais nos vices ont trop de pudeur

pour qu'on ose en risquer l'expérience. Tous les hommes de théâtre vous diront qu'il est fou d'écrire ainsi des rôles qu'on ne peut distribuer; et, s'ils ont raison, on devrait au moins convenir de ce qu'il y a de nouveau à être fou de la sorte.

Saccard aussi doit être vieux jeu, puisque tout a été déclaré vieux jeu dans le drame. Et, par une inconséquence, on s'est fâché contre l'ignominie du personnage, on s'est étonné de ce qu'il restait bâcleur d'affaires, jusque dans son coup de passion pour sa femme. C'est qu'au théâtre on n'accepte volontiers que les personnages tout d'une pièce : il aime sa femme, donc il ne la vole plus, le triomphe est là. Mais, si vous descendez plus à fond dans cet être, si vous tentez de montrer les rouages compliqués de la machine humaine, les apparentes contradictions, la vie enfin avec ses inconséquences et ses obscurités, vous pouvez être un profond analyste, on déclare que vous n'êtes pas un homme de théâtre, au nom du code qui a remplacé chez nous le libre génie. Ce Saccard, j'avoue qu'il me tient au cœur, je suis furieusement tenté de le défendre, depuis le premier acte où il se pose dans son rêve de la force, dans son ambition dédaigneuse et brutale, jusqu'à ce coup de passion qui le terrasse au quatrième acte, en plein triomphe. Et je suis un peu fier de ne pas avoir lâché le spéculateur, même chez l'amoureux, d'avoir si intimement mêlé la question argent à la question amour, que je défie bien qu'on les sépare. Pour moi, c'est de la vie, et n'y eût-il que cette figure de Saccard, on aurait dû, il me semble, être plus doux pour l'œuvre.

Nous touchons ici à la vraie et unique question,

celle du personnage sympathique. On paraît le dire avec raison : il n'y a pas de pièce possible sans personnage sympathique, le public exige des figures idéalisées, des créations parfaites, réalisant les grands sentiments humains, dans des types de vertu conventionnelle ; et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de l'infériorité de notre théâtre, lorsqu'on le compare au roman de ces cinquante dernières années. Pourquoi, avec Balzac, avec Flaubert, avec les Goncourt, la vie, toute la vie, est-elle entrée si largement dans le roman ? C'est qu'ils ont pu s'affranchir des idées faites sur la jeune fille, la mère, l'amant, toutes ces perfections dont le poncif passait de main en main. Ils se sont risqués à montrer que rien n'est absolu chez l'homme, que la vertu ne va pas sans vice, ni le vice sans vertu, que tout se mélange et se complique, que la grandeur est même là, dans ces luttes de l'être pour l'existence. Dès lors, le roman a compté des personnages réels, agissant et respirant comme nous, tandis que le théâtre gardait son personnel de marionnettes, taillées dans l'idéal comme dans du bois. Certes, il y en a eu jadis de sublimes, et j'insiste seulement pour répéter que, de nos jours, dans notre besoin ardent de vérité, cela suffit à expliquer pourquoi les romans de Balzac n'ont rien qui les vaille, et de très loin, sur notre scène française. Tant que le public exigera des personnages sympathiques, je veux dire des poupées ornées conventionnellement de toutes les vertus, l'évolution naturaliste est impossible au théâtre. Les tentatives échoueront devant des salles vides.

Seulement, j'ai bon espoir, et il est nécessaire de s'entendre sur ce mot de « personnage sympathique ».

Il est certain qu'il faut intéresser le public. Si vous le répugnez, si vous le blessez dans ses idées et ses sentiments, vous ne l'aurez à coup sûr jamais avec vous. Donc, il ne saurait être question de remplacer le personnage sympathique par le personnage antipathique, tout uniment. Les imbéciles seuls nous prêtent cette bêtise. Notre ambition serait de déplacer la sympathie au théâtre, de l'enlever à la vertu bëlante, au personnage conventionnel, qui n'a eu que la peine de naître pour être parfait, et de la porter sur l'homme misérable, qui lutte et qui pleure, sur nous tous qui agonisons du bien et du mal. Voici un homme doué des plus belles qualités, agissant avec une continuelle noblesse : il touche la foule. Mais en voici un autre, parti d'une vilaine action, s'élevant à force d'intelligence, puis frappé en plein cœur, dans ce cœur qu'il a nié, et torturé dès lors d'une douleur affreuse : pourquoi la foule ne serait-elle pas touchée et prise ? En un mot, au théâtre, nous voudrions donner à la foule l'amour de l'humanité, non plus la satisfaction menteuse de la perfection humaine, mais la fraternité émue pour tout ce qui souffre et combat. Est-ce trop demander au public ? Il n'en est certes pas là, on l'a tant gorgé des flatteries de l'optimisme ! N'importe, il y viendra, car tout le siècle va à la vérité, d'une marche lente et irrésistible.

Naturellement, si la critique n'a rien découvert de nouveau dans *Renée*, elle a déclaré les personnages abominables, antipathiques, un ramassis d'âmes basses et criminelles. Eh ! mais, peut-être ai-je bien voulu cela. Accordez-moi donc que j'ai tenté de battre en brèche votre vertu bëlante, et croyez que le grand

courage est là, car l'insuccès y est encore certain. Selon moi, d'ailleurs, Renée et Saccard ne sont pas des êtres antipathiques; j'ai simplement tâché de les rendre sympathiques, par des moyens autres, la vérité, la lutte, la force, la souffrance; et, en admettant que j'aie échoué, l'intention n'en demeure pas moins. Quant à la prétendue immoralité de la pièce, elle me fait sourire. La pièce est trop morale, voilà le vrai. Elle prouve trop, elle déclame même un peu. Je lui voudrais un désintéressement plus hautain, le désintéressement des faits, sans phrases.

Enfin, pour nous résumer, si vous désirez connaître mon sentiment sur *Renée*, le voici tout net. La pièce est incomplète, elle pèche par la double source d'où elle est née, elle a contre elle d'avoir été abâtardie, compliquée, en vue d'une comédienne et d'un théâtre. Mais je suis content du premier acte, du quatrième et de certaines parties du cinquième: j'en trouve la marche générale logique et simple. C'est là cette simplicité classique, à laquelle j'ai demandé souvent qu'on fit retour. D'autres compareront *Renée* à la *Phèdre* de Racine, et, si justement sévères qu'ils soient, ils constateront le même désir de sobriété tragique. La fameuse formule serait celle-ci: l'homme physiologique, psychologique si vous voulez, déterminé par les milieux, étudié dans les fonctions totales de la vie; tout l'intérêt de la pièce, placé dans l'analyse des caractères, sentiments et passions; et, pour action, un fait unique et vrai, produit et subi par les personnages, mettant en branle leur humanité, jusqu'à l'extrême conclusion logique.

### III

Pour que ces documents soient complets, je donnerai l'article que j'ai publié dans le *Figaro*, le 22 avril, sur l'attitude d'une certaine partie de la presse.

Le voici.

« Je ne viens pas défendre *Renée*, je ne parlerai même pas de la pièce. *Renée* se défendra toute seule, et elle vaincra, aujourd'hui ou dans dix ans, si elle doit vaincre.

« Non ! ce que je viens faire, c'est détruire la légende qui est en train de se former sur la première représentation. J'ai attendu que tous les critiques se fussent prononcés, que toute la presse eût conté l'aventure ; et, comme personne, ami ou ennemi, dans la passion, n'a eu le souci de dire exactement ce qui s'est passé, j'éprouve l'irrésistible et unique désir de rétablir le fait. Cela n'a l'air de rien, et cela est décisif.

\*  
\* \*

« Il faut, avant tout, analyser la salle. On sait que le Vaudeville, qui est petit et qui a de lourdes servitudes, les soirs de première, ne peut faire aux auteurs qu'un service très restreint, deux loges et une quinzaine de fauteuils. J'avais donc là peu de fidèles placés par moi, en dehors des amis inconnus et des confrères

qui veulent bien m'aimer, pour l'amour de la littérature. Et la salle était la salle qu'on connaît, ni meilleure ni pire, avec ses éléments de bêtise et d'intelligence, plutôt sympathique, je crois. Seulement, si l'on veut avoir le document complet, on doit tenir compte de certains éléments exceptionnels que mon cas particulier y avait introduits, et qui en modifiaient sensiblement l'ensemble ordinaire. En un mot, la salle ne pouvait être pour moi ce qu'elle aurait été pour un autre.

« D'abord, on me crée une situation terrible, en exigeant de moi, non seulement une bonne pièce, mais une pièce qui bouleverserait et renouvellerait d'un seul coup notre théâtre. On confond le critique et le producteur ; tout ce que j'ai pu, dans mes articles d'autrefois, souhaiter de force et de vérité à l'art dramatique, on jure que je me suis engagé orgueilleusement à l'apporter moi-même ; et rien n'est plus sot, car je ne donnerai jamais que mon effort, je serais déjà bien fier si je réalisais un petit coin de vérité. Naturellement, cette imbécile attitude qu'on me prête, irrite tous mes confrères, qui n'ont plus que le désir très légitime de me voir me casser les reins. Je les menace dans leurs intérêts. Un triomphe de moi, ont-ils l'air de croire, serait leur ruine à eux ; si bien que le plus court, pour me supprimer, est de me nier violemment.

« Ensuite, *Renée*, écrite il y a six ans, a toute une longue histoire. Je veux dire qu'elle avait déjà des ennemis, avant le lever du rideau. Par exemple, prenons ce directeur qui l'a refusée : il est là, dans la salle, et il sent parfaitement que c'est son intelligence



qui est en cause, qu'on le traitera de simple crétin, si l'œuvre réussit. Dès lors, vous devinez dans quel sentiment il l'écoute ; et il n'y a pas que lui, il y a autour de lui ses créatures, ses amis, ses auteurs, les gens qu'il fait vivre, qu'il joue, qui ont intérêt à le repêcher du ridicule. Encore un bien mauvais coin d'orchestre, que celui-là !

« Enfin, dans une récente polémique, je m'étais montré fort dur pour M. Sarcey, et l'on m'affirme que toute la corporation des critiques dramatiques s'est trouvée atteinte en lui. Ces messieurs sont toujours très surpris, quand un auteur qu'ils égorgent se fâche et les étrangle. Il paraît que cela ne se fait point, que la distinction est d'être battu et content. Moi, je ne peux pas. Donc, j'ai eu le tort grave d'avoir raison contre M. Sarcey, car *le Ventre de Paris*, qu'il attaquait et que je défendais, en est à sa soixante-quinzième représentation et marche gaillardement vers la centième. La critique avait dès lors à me punir.

« Je résume et je constate. Certes, je fais les exceptions voulues, je sais avec quelle bravoure m'ont soutenu plusieurs de mes confrères, surtout dans le jeune journalisme qui se bat au nom de la vérité. Mais, si j'avais pour moi le public, beaucoup de sympathies éparses dans la foule, la presque totalité de la presse et du monde des théâtres était contre moi.

\*  
\* \*

« Eh bien, que s'est-il passé, le soir de la première représentation de *Renée*, dans cette salle du Vaudeville composée ainsi, soumise aux influences que je viens d'analyser ? Et je veux donner un procès-verbal bref,

complet, définitif, car toute la question est là, je n'écris que pour établir un fait.

« Pas un murmure, rien que des applaudissements, pendant les trois premiers actes. Au quatrième et au cinquième, quelques ricanements, couverts chaque fois par des bravos. Quand on a nommé l'auteur, du tumulte, deux coups de sifflet honteux, que les bravos vainqueurs ont emportés.

« Il y avait douze cents personnes, au Vaudeville. Je défie tout honnête homme de dire le contraire de ce que j'affirme. L'impression finale a été celle d'une victoire, dans une bataille à peine disputée. M. Sarcey, qui avait ricané, ce qui est laid et indigne de sa situation, criait avec colère, en sortant : « Nous verrons ça dans quatre jours », preuve formelle du succès, le premier soir.

« Et qu'a-t-on lu, le lendemain, dans les journaux, je parle des plus importants, sous la signature des critiques les plus en vue ? On a lu que *Renée* était une lourde chute, qu'elle avait sombré sous les sifflets. J'ai rencontré des amis à moi, des amis du théâtre, de simples indifférents, qui avaient assisté à la première et qui levaient les bras au ciel, indignés, criant : « Mais on n'a pas sifflé ! mais c'est un succès et non une chute ! mais ils mentent ! » Mon Dieu ! oui, ils mentaient. Peut-être avaient-ils eu une hallucination de Pouïe, dans leur désir d'un désastre. Peut-être étaient-ils tout bonnement de mauvaise foi.

« Certes, je comprends qu'une pièce appartienne à la critique. On a le droit de trouver *Renée* exécration et de le dire aussi durement qu'on le veut. Je comprends

même qu'on soit passionné et injuste. Mais ce que je cesse d'admettre, c'est le mensonge sur les faits, ce sont ces tempêtes de sifflets que, seule, la critique a entendues, c'est cette lourde chute qu'elle a été la seule à constater. Il y a là quelque chose de bas, de lâche, de révoltant, qui me soulève de dégoût, car ce n'est plus de la discussion littéraire, c'est du faux témoignage, un assassinat prémédité sur une œuvre et sur un théâtre.

« Et qu'on ne m'accuse pas d'employer de trop gros mots, car le bruit qui s'est fait aux représentations suivantes, n'a pas eu d'autre cause. Je ne crois pas à la toute-puissance de la presse dans tous les théâtres. Seulement, au Vaudeville, dans ce théâtre au boulevard élégant, dont la clientèle riche lit assidûment les journaux et y prend le ton, il est certain que la presse a une grande influence. Du moment que les journaux disent qu'on a sifflé à la première, la mode devient de surenchérir et de siffler davantage à la seconde. Les bons endroits sont marqués pour le bruit, et l'on m'a conté l'histoire d'un monsieur, au balcon, qui avait, tout ouvert devant lui, le compte rendu d'un critique influent, et qui attendait les phrases signalées pour se fâcher et protester. Quand une pièce est ainsi mensongèrement livrée aux moqueries du public, comment voulez-vous qu'elle résiste ?

« Que de noms de critiques, que de curieux fragments d'articles je pourrais citer ! Il y a eu écrasement. Mais à quoi bon ? J'ai nommé M. Sarcey, et je m'en tiendrai à lui. C'est M. Sarcey qui a trouvé le joli mot de « lourde chute », pour résumer son impression de la première de *Renée*. Une lourde chute, c'est une

pièce qui ne finit pas le premier soir, qui n'a pas de lendemain. Alors, lourde chute est un mensonge, une calomnie, puisque *Renée* a été vigoureusement applaudie jusqu'au bout, et qu'elle tient l'affiche. Mettons qu'un directeur étranger ait attendu la première pour m'acheter la pièce : il lit la « lourde chute » de M. Sarcey, et il me télégraphie que rien n'est fait, du moment où le prince de la critique française annonce au monde entier que la pièce est tombée. Ne suis-je pas en droit de faire un procès à M. Sarcey ? car il a menti sciemment, dans l'intention de nuire. Si, pour se venger, il accusait faussement un de ses fournisseurs d'avoir fait faillite, le fournisseur le ferait bel et bien condamner à des dommages-intérêts.

« O monsieur Sarcey, tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un normalien ! D'abord, vous avez ricané tout haut dans la salle, oubliant qui vous êtes et qui je suis. Ensuite, le lendemain, au lieu de discuter sérieusement une œuvre sérieuse, qui a au moins le mérite d'être de la littérature, vous avez menti sur un fait évident, établi, dont douze cents personnes pourraient témoigner. Est-ce assez vilain, ce que vous avez fait là !

\*  
\* \*

« Et, maintenant que la critique dramatique presque tout entière s'est ruée sur *Renée*, dans l'intention manifeste de l'étrangler, voilà cette critique bien avancée !

« Sans doute, les journaux ont à demi tué la pièce, pour le moment. Elle n'aura à coup sûr pas le nombre de représentations qu'elle aurait pu avoir, si on l'avait

discutée honnêtement, comme une œuvre littéraire, et non bousculée rageusement, en œuvre gênante dont on veut se débarrasser. Mais cela ne m'atteint guère, cela n'atteint que les vaillants artistes qui l'ont défendue avec un talent si chaud de jeunesse, et surtout que le théâtre où j'ai trouvé une hospitalité si courtoise et si large. On a complimenté avec raison MM. Raymond Deslandes et Albert Carré d'avoir, en cette circonstance, donné à un écrivain un asile, que tous les autres directeurs lui refusaient, même celui que l'on paye pour être hospitalier. On aurait mieux fait de les en récompenser, en ne pas s'acharnant à exterminer leur pièce. S'ils recommencent à protéger les lettres, c'est qu'ils auront du courage.

« Moi, que m'importe? *Renée*, je le répète, date de six ans, et je n'avais qu'un désir, pour cette pièce proscrite, l'essayer à la scène. On m'aurait offert de la jouer une seule fois, que j'aurais accepté avec gratitude. Tous ceux qui l'avaient lue juraient qu'elle n'irait pas au bout. Elle est allée au bout, je suis content. Chaque représentation, depuis la première, est une victoire, une représentation de plus, en dehors de l'unique que je demandais et qu'on me refusait. L'expérience est faite, je sais ce que je voulais savoir, les défauts et les qualités.

« D'ailleurs, je crois que la critique dramatique est allée vraiment trop loin dans la violence. Que je sois un sot complet, que je n'aie absolument rien tenu de ce qu'on pouvait attendre de moi, cela étonnera; et une réaction est fatale, déjà quelques écrivains ont pris ma défense. On se dira que, si *Renée* était réellement absurde, elle ne vaudrait pas tant de colère.

Il faut bien qu'elle ne soit pas banale, qu'elle apporte quelque chose de nouveau, pour jeter ainsi hors d'eux les défenseurs des vieilles formules. Avant deux ans, elle sera classée, même par ceux qui l'attaquent, au nombre des œuvres curieuses qu'on n'a pas comprises et dont il est nécessaire de reviser le procès.

« Si je dis tranquillement cela, sans vanité comme sans modestie, c'est que, dans ma vie littéraire, j'ai un précédent. Il y a quatorze ans, on a accueilli *Thérèse Raquin* avec la même fureur et la même injustice. Les années ont passé, l'opinion de tous est aujourd'hui que *Thérèse Raquin* n'est pas indigne de moi. Il est vrai qu'on ne la joue pas à Paris, mais on la représente couramment en Italie, en Espagne, en Russie, en Norvège. Que le temps fasse son œuvre, et je crois qu'il en sera de *Renée* comme de *Thérèse Raquin*.

\*  
\*\*

« Et, pour finir, qu'on veuille bien se rappeler ce qui s'est passé à l'égard de mes romans. Aujourd'hui, ma situation de romancier, trop haute pour mon mérite, est due, en grande partie, à l'enragement de la critique. Lors de *l'Assommoir*, il n'y a pas de boue, pas de crachat, qu'on ne m'ait jeté à la face. Si j'avais écouté ces gens, je n'aurais plus écrit une ligne, je déshonorais la littérature française et je n'avais qu'à fuir. Ils ont tant crié, ils ont accumulé tant d'absurdes reproches, tant d'injures iniques, qu'ils m'ont grandi de toute leur imbécillité et de toute leur mauvaise foi.

« Eh bien, s'ils sont assez niais pour recommencer

ce jeu à l'égard de mes pièces, ils obtiendront fatalement le même résultat. Pourtant, ils devraient savoir que je suis un entêté et un travailleur, que le seul moyen de me faire m'acharner au théâtre est de me défier d'y réussir. Sans doute, ils sont puissants, ils me tueront une pièce, deux pièces, trois pièces. Et après? Si j'en ai une quatrième qui soit plus puissante qu'eux, elle bénéficiera de la situation de lutteur qu'ils m'auront créée, elle éclatera comme un triomphe.

« Allez, criez, mentez, sacrifiez *Renée* au dernier des vaudevilles : vous êtes en train, sans le savoir, de me faire grand dramaturge, comme vous m'avez fait grand romancier ! »

Ce sont là des pages de polémique, dont on sourit un peu, lorsqu'on les relit, la tête froide. Je n'ai pourtant rien à retrancher. Comme toute œuvre, d'ailleurs, *Renée* reste en dehors des discussions : elle est ou elle n'est pas, c'est l'avenir qui décidera.

Au travail maintenant, et tâchons de mieux faire.

ÉMILE ZOLA.

Médan, mai 1887.



## PERSONNAGES

ARISTIDE SACCARD .....	MM. RAPHAEL DUFLOS.
MAXIME .....	EUGÈNE GARRAUD.
BÉRAUD DU CHATEL.....	MONTIGNY.
LARSONNEAU .....	MAYER.
GERMAIN .....	VAILLANT.
BERNARD .....	DION.
RENÉE .....	M <sup>mes</sup> BRANDÈS.
M <sup>lle</sup> CHUIN.....	D. GRASSOT.
ELLEN MAASS .....	MARGUERITE CARON.
ADÈLE .....	DOLCY.



## Introduction

The purpose of this study is to investigate the effects of a new educational program on student performance. The program is designed to improve the understanding of complex concepts through interactive learning methods. The study will focus on the following objectives:

- To measure the change in student scores before and after the program.
- To assess the level of student engagement and participation.
- To identify any challenges or barriers to the program's implementation.

The study is structured as follows:

- Chapter 1: Introduction
- Chapter 2: Literature Review
- Chapter 3: Methodology
- Chapter 4: Results and Discussion
- Chapter 5: Conclusion

The following table shows the distribution of scores:

# R E N É E

---

## ACTE PREMIER

---

*Le cabinet de Béraud du Châtel. Grande pièce sévère, tendue de vieilles tapisseries. Meubles Louis XIII. Au fond, deux larges fenêtres donnant sur la Seine; quand on les ouvre, on voit l'enfilade des quais et des ponts, puis, tout au bout, le Louvre et les Tuileries. Portes latérales. Cheminée à gauche.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

BÉRAUD, M<sup>lle</sup> CHUIN.

*(Au lever du rideau, une lampe, près de s'éteindre, charbonne sur le bureau, à droite. Béraud, écrasé dans son fauteuil, dort de lassitude et de douleur. Le feu s'est éteint, demi-jour.)*

M<sup>lle</sup> CHUIN, entrant.

Il ne s'est pas couché... (Éveillant Béraud.) Monsieur! .. Monsieur, ce n'est pas raisonnable, vous **vous** tuerez. Il faut être plus fort contre le chagrin.

BÉRAUD.

Ah! c'est vous, mademoiselle Chuin... J'ai passé la nuit à vérifier des comptes.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Et votre feu qui est mort ! Il gelait, au lever du soleil.  
(Elle va ouvrir les volets des fenêtres ; le grand jour entre ; on aperçoit Paris.)

BÉRAUD.

Quelle heure est-il ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Près de neuf heures, monsieur.

BÉRAUD.

Neuf heures... Est-ce que cet homme est là ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Non, pas encore... Il va venir, sûrement. Je l'ai revu hier soir... (Elle éteint la lampe ; puis, après un silence.) Monsieur, si mes services auprès de mademoiselle, depuis la mort de madame, m'ont donné quelque droit, permettez-moi de m'adresser à votre bonté. Dans cet affreux malheur, mademoiselle Renée est plus une victime qu'une coupable. Puisque, aujourd'hui, l'homme qui a si aveuglément abusé d'elle, va lui donner son nom, ne pouvez-vous pardonner à cette pauvre enfant ? Voici trois jours que vous l'avez chassée de votre présence, et qu'elle est là, dans sa chambre, raide et blanche comme une morte.

BÉRAUD, debout.

Je n'ai pas de pardon à lui accorder, j'ai des explications à lui fournir. Je voulais la voir, avant que cet homme fût ici... Dites à mademoiselle que je l'attends.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Bien, monsieur.

BÉRAUD, la rappelant.

Et, dès que cet homme arrivera, prévenez-moi. (Elle sort.)

## SCÈNE II

BÉRAUD, puis RENÉE.

BÉRAUD, seul.

Mon Dieu! mon Dieu!... Ah! que de souffrance! que de honte!... (Il est retombé dans son fauteuil, sanglotant, le visage couvert de ses mains. Mais il se calme, par un effort de volonté; et, lorsque Renée entre, muette, très pâle, il la reçoit d'un visage dur et fermé.) Approchez... Il faut que je vous parle.

RENÉE.

Mon père...

BÉRAUD.

Non, ne dites rien, c'est inutile.

RENÉE.

Mon père, pourquoi avez-vous refusé de m'écouter? Je vous dois ma confession. Peut-être me trouverez-vous moins coupable, lorsque vous saurez à quelles circonstances...

BÉRAUD.

Non, taisez-vous, je préfère ne rien savoir. Un homme vous a séduite. Je vous le donne. Cela suffit. Je ne veux pas entrer dans vos amours... (Renée fait un mouvement pour se retirer.) Restez, il faut que je vous parle. J'ai des choses graves à vous dire.

RENÉE, s'asseyant.

Je vous écoute, mon père.

BÉRAUD.

Cette maison a été bâtie, il y a deux siècles, par un Béraud du Châtel, membre du Parlement. Tous nos aïeux y sont nés, j'y suis né moi-même, et vous y êtes née, ma fille. Pendant soixante ans, j'y ai vécu, continuant notre race, m'efforçant de vous léguer nos traditions d'honneur,

magistrat à mon tour, jusqu'à l'heure où de grands chagrins et une grande lassitude m'ont fait donner ma démission de président... Vous saviez toutes ces choses, Renée, mais je vous les répète, car vous les avez certainement oubliées.

RENÉE, baissant la tête.

Épargnez-moi.

BÉRAUD.

Oui, j'ai eu de grands chagrins, et le jour est venu où vous devez en connaître la cause... Vous aviez huit ans, vous étiez alors en pension, lorsque, un matin, je suis allé vous dire que votre mère était morte. Eh bien ! je mentais. Votre mère s'était enfuie de cette maison avec un amant, un secrétaire à mon service, un laquais...

RENÉE, se levant frémissante.

Mon père !

BÉRAUD.

Asseyez-vous... Vous n'êtes plus une jeune fille, Renée : vous êtes une femme. Désormais, vous pouvez tout entendre... J'adorais votre mère, je l'avais prise pauvre, dans une famille de petits commerçants. Elle me devait sa fortune, je comptais sur son cœur... Plus tard, j'ai su qu'il y avait des vices dans cette famille, tout un détraquement cérébral ; et, depuis ce temps, j'ai pardonné, en comprenant que votre mère était une malade... Mais, les premiers jours, quelles crises de colère et de désespoir ! Elle emportait ma vie, elle laissait derrière elle la maison vide et souillée. Ce n'était pas la trahison seulement, c'était le scandale. Pendant trois années, j'ai pu la suivre à la trace de ses amours. Puis, elle est morte, dans de telles hontes...

RENÉE.

Je vous en supplie... Vous me torturez.

BÉRAUD, se levant.

Si vous n'aviez pas failli vous-même, jamais je ne vous aurais parlé de ces choses, car j'aurais craint de vous salir... Vous me restiez seule, et toutes mes tendresses se reportèrent sur vous. J'avais pris cette demoiselle Chuin, en qui je mettais ma confiance, et dont je doute à présent : elle semblait vous aimer, peut-être vous a-t-elle vendue... Souvent, des peurs me glaçaient, devant votre innocence de gamine. Vous ressembliez à votre mère, oh ! d'une ressemblance troublante pour moi, avec ses cheveux, son regard, jusqu'à son rire. Un soir, — vous aviez dix ans, — en vous entendant tout à coup rire derrière une porte, j'ai ouvert, bouleversé, et je suis demeuré tremblant, sous la gaieté de vos yeux, où luisait son regard... Alors, j'ai été plein d'angoisse et de sévérité. A mesure que vous deveniez femme, je croyais la voir renaître, dans son charme et sa folie. Puis, c'étaient des joies, les jours où je reconnaissais mon sang, à un geste, à un mot... Je me suis rassuré, vous étiez très raisonnable et très fière... Et l'homme est venu, et vous vous êtes donnée comme une fille !... (Violemment.) Tiens ! malheureuse, tu es du sang de ta mère !

RENÉE.

Pardon ! oh ! pardon !

BÉRAUD.

La tache est donc ineffaçable ? Je t'aurai veillée dans ton petit lit, plus tard je t'aurai ménagé une à une les rudesses de l'existence, pour que, brusquement, la tache reparaisse et te gâte en un jour !... Oui, j'ai vu cela cent fois, dans ma vie de magistrat. Ce sont les fatalités de la chair : la lésion est au fond, on a beau vouloir la guérir par des années d'éducation et de bons exemples, elle demeure, elle détraque les plus fortes, quand les circonstances le veulent... Toi, tu as recommencé la faute an-

cienne, tu m'as fait pleurer les mêmes larmes ; et, cette fois, j'ai souffert davantage, car je n'ai plus d'espoir, notre race est finie.

RENÉE.

Pardon ! (Elle tombe à ses genoux.)

BÉRAUD.

Maintenant, que feras-tu ? la honte va-t-elle continuer ? Te voilà mariée, dans des conditions qui m'épouvantent... Écoute, la faute recommencera, tu trahiras ton mari. Ne te défends pas, tu as bien trahi ton père !... Puis, n'est-ce pas logique ? Cet amant qui t'épouse sera chassé par un autre amant... Mais relève-toi donc ! ne pleure plus, ne me regarde plus ! Ta mère, un jour, est venue se traîner à mes genoux, et tu me regardes comme elle, et tu sanglotes comme elle !

RENÉE, révoltée, debout.

Je suis votre fille, mon père. Vous verrez que je serai digne. Pourquoi m'accablez-vous, lorsque vous ne voulez rien savoir de ma faute ?

M<sup>lle</sup> CHUIN, entrant.

Excusez-moi, monsieur. La personne que vous attendez...

BÉRAUD, se calmant, très froid.

C'est bien, Renée... Je n'ai plus rien à vous dire. Vous pouvez vous retirer. (Renée sort.)

### SCÈNE III

BÉRAUD, M<sup>lle</sup> CHUIN.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

La personne que monsieur attend est là... (Voyant Béraud pâlir et s'appuyer au dossier d'un fauteuil.) Qu'avez-vous ? Je savais bien que vous vous rendriez malade... Faut-il faire entrer ?

BÉRAUD.

Tout à l'heure... (Après un silence.) Oui, faites entrer et dites d'attendre... Je reviens à l'instant. (Il sort en chancelant.)

## SCÈNE IV

M<sup>lle</sup> CHUIN, SACCARD.M<sup>lle</sup> CHUIN, à la porte.

Entrez... (Saccard entre avec lenteur et regarde autour de lui d'un air curieux.) Voyons, puisque le père ne vous reçoit pas encore, convenons bien de tout, une dernière fois... Vous connaissez notre malheur. La pauvre demoiselle a été violentée, à la campagne, chez une dame très respectable, par le mari d'une de ses amies, qui naturellement ne peut l'épouser. Le père serait mort de cette honte, sans réparation possible. Alors, c'est moi qui ai songé à lui avouer une partie de la vérité et à vous présenter comme le séducteur.

SACCARD, froidement.

Oui, vous êtes venue me tenter avec cette infamie.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Oh ! une infamie ! Je n'accepte pas ce vilain mot... La vérité, cher monsieur, est que vous sauvez une famille du désespoir. Et laissez-moi vous dire que j'ai fait tout cela un peu pour vous. On aurait pu trouver d'autres expédients, plus commodes et moins compliqués. Mais je vous connaissais, j'étais si peinée de voir un garçon de votre mérite se débattre dans une misère ridicule, que j'ai arrangé ce mariage avec la pauvre demoiselle, qui avait perdu la tête. Vous voilà lancé... Vous me remercirez plus tard.



RENÉE.

SACCARD.

Je vous remercie tout de suite.... Vous savez bien que nous compterons ensemble.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

J'aime tant notre Renée ! Il y a dix ans, cher monsieur, que je remplace sa mère auprès d'elle. Allez, je n'ai épargné ni les soins, ni les veilles. C'est bien l'enfant la plus aimable, la plus loyale...

SACCARD.

Taisez-vous. Voici le père.

(Béraud entre silencieusement, pendant que M<sup>lle</sup> Chuin se retire.)

## SCÈNE V

SACCARD, BÉRAUD.

BÉRAUD.

C'est donc vous, monsieur?... (Il le regarde fixement, un silence.) Quel est votre nom ?

SACCARD.

Aristide Saccard.

BÉRAUD.

Vous êtes veuf, vous avez un fils ?

SACCARD.

Oui, un garçon de douze ans, qui est chez un de mes frères, dans le Midi.

BÉRAUD, après un nouveau silence.

Monsieur, vous avez commis une action lâche.

SACCARD, baissant la tête.

Pardonnez-moi.

BÉRAUD, cédant peu à peu à la violence.

Une action lâche... Il n'y a que les voleurs qui s'introduisent ainsi dans les maisons.

SACCARD.

J'ai mérité votre colère.

BÉRAUD.

Ma fille avait une belle dot. Il était habile de la séduire, de profiter d'une faiblesse, puis de venir faire le cœur généreux auprès de moi, en consentant à une réparation... C'est une fortune gagnée aisément, c'est un guet-apens où vous étiez sûr de prendre la fille et le père.

SACCARD.

Cependant, monsieur, permettez...

BÉRAUD.

Quoi ? que voulez-vous que je permette ?... Ce n'est pas à vous de parler ici. Je vous dis ce que je dois vous dire et ce que vous devez entendre, puisque vous venez à moi comme un coupable... Ne sentez-vous pas, dans cette maison, une tradition de dignité et de respect ? Eh bien ! monsieur, vous avez souffleté tout cela. J'ai failli mourir, et, voyez ! à cette heure, mes mains tremblent, comme si j'avais vieilli de dix années en un jour... Taisez-vous et écoutez-moi.

SACCARD.

J'ai perdu la tête, je n'ai pu voir mademoiselle Renée...

BÉRAUD, terrible.

Taisez-vous ! Je ne veux rien savoir... Que ma fille soit allée vous chercher, ou que ce soit vous qui soyez venu à elle, cela ne me regarde pas. Je ne lui ai rien demandé, je ne vous demande rien. Gardez tous les deux vos confessions : c'est une ordure où je refuse d'entrer. Pour moi votre faute est la même... (Un silence, puis il reprend d'un ton calme.) Je vous demande pardon de mon emportement, monsieur. Je m'étais bien promis de garder mon sang-froid. Ce n'est pas vous qui m'appartenez, c'est moi qui

vous appartiens, puisque je suis à votre discrétion. Vous êtes ici pour m'offrir une transaction devenue nécessaire. Transigeons, monsieur... Veuillez vous asseoir. (Il se place devant son bureau. Saccard s'assoit, de l'autre côté.)

SACCARD.

Parlez, exigez, j'obéirai.

BÉRAUD, prenant des papiers sur le bureau.

Mademoiselle Renée Béraud du Châtel, à la mort de sa mère, a hérité d'une somme de trois cent mille francs, qu'elle ne devait toucher que le jour de son mariage. Cette somme a déjà produit des intérêts... Voici mes comptes de tutelle. J'ai passé la nuit à les revoir, avant de vous les communiquer.

SACCARD, refusant de prendre les papiers.

C'est inutile.

BÉRAUD, le forçant à les prendre.

Vérifiez, je l'exige. Il faut bien que vous connaissiez la fortune de votre femme... Ce n'est pas tout. Une tante de Renée lui a également légué des terrains, rue Popincourt, estimés à deux cent mille francs. Ils sont loués à des maraîchers, mais ils produisent fort peu. Voici, d'ailleurs, un état de cette propriété, avec les placements des loyers déjà échus.

SACCARD.

Tout est en règle... Je vous obéis, monsieur; seulement, veuillez remarquer que je n'ai pas à m'occuper de cette fortune, car je demande que le mariage ait lieu sous le régime dotal, de façon à laisser ma femme maîtresse absolue de sa dot.

BÉRAUD.

Sans doute... Il me reste à régler votre propre situation. Je vous reconnaitrai, dans le contrat que dressera mon notaire, un apport de cinq cent mille francs. Je sais que

vous n'avez rien. Vous toucherez les cinq cent mille francs chez mon banquier, le lendemain du mariage.

SACCARD.

Mais je ne veux pas de votre argent, je ne demande que votre fille.

BÉRAUD.

Ma fille ne saurait épouser un homme moins riche qu'elle. Je vous donne la dot que je lui destinais, voilà tout. Ne me remerciez pas... Peut-être comptiez-vous sur une somme plus forte, mais on me croit beaucoup plus riche que je ne le suis réellement, monsieur. (Il se lève et sonne.)

SACCARD, se levant, très pâle, à part.

Ah ! il faut plus de courage que je ne pensais !

BÉRAUD, à M<sup>lle</sup> Chuin, qui se présente.

Priez mademoiselle de venir. (A Saccard, qui veut se retirer.)  
Restez. (Renée entre. Elle et Saccard sont face à face, immobiles.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, RENÉE.

BÉRAUD, entre les deux.

Ma fille, voici cet homme chez moi. Nous sommes d'accord. Le mariage aura lieu dans le délai légal. (Il sort.)

## SCÈNE VII

SACCARD, RENÉE.

RENÉE, après un silence.

Alors, monsieur, cette affaire est terminée ?

SACCARD.

Oui, madame.

RENÉE, méprisante.

Tant mieux ! Je craignais de ne trouver personne pour un pareil marché.

SACCARD, très poli.

Pardon, madame, je crois que vous vous méprenez sur la situation que nous fait à tous deux ce que vous appelez si justement un marché... Tout à l'heure, j'ai pu baisser la tête devant votre père, cet honnête homme que je trompais ; mais, devant vous, c'est autre chose, car vous êtes ma complice... J'entends que, dès aujourd'hui, nous vivions sur un pied d'égalité...

RENEE.

Ah ! vraiment !

SACCARD.

Oui, sur un pied d'égalité parfaite... Vous avez besoin d'un nom pour cacher une faute que je ne me permets pas de juger, et je vous donne le mien. De mon côté, j'ai besoin d'une certaine position sociale, pour lancer de grandes entreprises, dont vous verrez un jour les résultats, et vous m'apportez la position que je souhaite... Nous voilà par conséquent deux associés, dont les apports se balancent, et qui doivent simplement se remercier pour le service mutuel qu'ils se rendent.

RENÉE.

C'est bien... Vous connaissez mes conditions ?

SACCARD.

Non, madame. Mais veuillez me les dicter, je m'y soumetts d'avance.

RENÉE.

Nos existences resteront distinctes et séparées. J'entends garder une liberté absolue. Vous abandonnerez tous vos droits sur moi, et je n'aurai aucun devoir envers vous.

SACCARD.

Si je croyais devoir être galant, je vous dirais que ces conditions me désespèrent ; car vous êtes belle, madame, oh ! d'une beauté que je n'avais pas rêvée. Mais nous sommes au-dessus de compliments pareils. Je suis très heureux de vous voir le courage de nos situations respectives. Nous entrons dans la vie par un sentier où l'on ne cueille pas de roses... Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne point user de la liberté que je vous laisserai, de façon à rendre mon intervention nécessaire.

RENÉE.

Monsieur !

SACCARD, s'inclinant respectueusement.

Je vous supplie de ne pas vous blesser. Nous devons tous deux tolérer certaines allusions ; sans quoi, notre bonne entente devient impossible... (Après un silence, d'un ton brusquement amical et bonhomme.) Tenez ! madame, nous ne nous connaissons pas ; mais nous aurions vraiment tort de nous détester ainsi, à première vue. Je vois bien que vous me méprisez : c'est que vous ignorez qui je suis et ce que je veux.

RENÉE.

Je sais que vous êtes le petit-fils d'un paysan.

SACCARD.

Oui, nous étions trois frères, et notre mère avait de l'orgueil pour nous... L'ainé s'est ouvert la route à coups de hache... Moi, après ma sortie du collège, j'ai vieilli rageusement à Marseille, dans un emploi obscur. Le dimanche, quand je me promenais seul, je me sentais du génie. Ce n'était pas une envie basse, non ! c'était le sentiment très net d'une intelligence et d'une volonté. J'avais une phrase favorite, je répétais toujours : « Je suis une force ! » et l'on riait, lorsqu'on me voyait avec ma mince redingote noire, craquée aux épaules, et dont les manches remon-

taient au-dessus des poignets... Vous n'écoutez pas, madame. J'ai bien souffert, pourtant.

RENÉE.

Si, je vous écoute.

SACCARD.

Dès que je l'ai pu, je suis accouru à Paris. Oh! Paris flambait dans mes désirs! Je croyais n'avoir qu'à allonger les mains, pour y trouver une situation digne de moi... J'avais des lettres de recommandation. Partout, on m'a éconduit. Pendant deux mois, j'ai vu les portes se fermer une à une. Il ne me restait que vingt francs, et j'ai vécu tout un mois encore, ne mangeant plus que du pain, battant la ville du matin au soir, revenant me coucher sans lumière, brisé de fatigue, toujours les mains vides... Ah! ces courses éternelles, cette ville immense et imbécile qui me repoussait, qui ne sentait pas ma force!

RENÉE.

Plus bas, monsieur!... Nos domestiques peuvent entendre.

SACCARD.

Un soir, le soir où votre mademoiselle Chuin est venue, je rentrais sans avoir mangé, ayant achevé la veille mon dernier morceau de pain... Une pluie fine tombait, une de ces pluies de Paris qui sont si froides. Trempé jusqu'aux os, j'étais allé inutilement à Bercy, puis à Montmartre, où l'on m'avait indiqué des emplois... Au retour, j'ai marché lentement, hébété, coudoyé, ne pouvant comprendre pourquoi je ne trouvais pas à vivre, quand tout un peuple vivait autour de moi, dans ce vacarme et dans ce luxe. Comme je restais planté devant la boutique d'un changeur, une voiture m'a éclaboussé. Place du Carrousel, un passant m'a traité de brute. Sur le pont des Saints-Pères, une petite fille a failli me faire tomber... Alors, je suis rentré en courant, la gorge crevant de sanglots. Et je voulais me tuer, et mademoiselle Chuin est venue... J'ai consenti.

RENÉE, intéressée.

Elle ne m'avait pas dit ces choses... Il est temps encore, monsieur.

SACCARD.

Non, non, je ne regrette rien!... Aucune besogne pourtant ne m'aurait fait peur; et j'agonisais dans un coin, garrotté, réduit à l'impuissance. Non, non, voyez-vous, c'était illogique et injuste! Je serais mort de rage... Eh bien! ils l'ont voulu. Qu'importe le jugement de la foule, quand on met le pied sur elle! Dans ce monde, il n'y a que la force. Je serai fort. Le bonheur est là tout entier... (Allant à l'une des fenêtres.) Tenez! regardez ce Paris. C'est vous qui me le donnez. Maintenant, il m'appartient... Ce grand innocent, comme il est immense et comme il s'éveille gaiement au soleil! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaqueront bientôt... Oui, ce sont des affaires que j'ai devinées et qui feront couler chez nous un fleuve d'or.

RENÉE.

Elle est bien petite, toute cette force, pour de l'argent.

SACCARD.

Eh! ne me croyez pas platement intéressé. Votre fortune n'est à mes yeux qu'un moyen de monter très haut... Si vous saviez les nuits ardentes que j'ai passées, à recommencer le même rêve d'ambition, sans cesse emporté par la réalité du lendemain, vous seriez fière de vous appuyer à mon bras, en vous disant que vous allez faire un homme, du misérable que j'étais hier... Voyons, voulez-vous être ma femme, Renée?

RENÉE.

Votre femme, jamais!... Ainsi, mon mari de nom seulement, nos existences complètement distinctes, une liberté absolue.



SACCARD, redevenant très froid.

C'est signé, madame. (Ils se saluent. Renée sort.)

### SCÈNE VIII

SACCARD, seul.

Comment ai-je pu céder à l'envie sotte de convaincre cette femme? Elle est très belle, il vaut mieux que je ne l'aime pas... (Il remonte et regarde par une fenêtre.) Enfin, enfin, Paris est à moi!

## ACTE DEUXIÈME

---

*Le cabinet de Saccard. Pièce très riche; pas de bibliothèque et pas d'œuvres d'art. Un grand bureau à gauche. Un canapé et un fauteuil à droite, devant la cheminée. Porte au fond et portes latérales.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

SACCARD, GERMAIN.

*(Au lever du rideau, Saccard écrit, assis devant le bureau. Il pose sa plume et sonne.)*

SACCARD, au valet qui entre par le fond, un papier à la main.

Germain, est-ce que mon fils est sorti, après le déjeuner ?

GERMAIN.

Non, monsieur... Je crois que monsieur Maxime est encore à l'hôtel.

SACCARD.

Assurez-vous-en et dites-lui que je le demande... *(Le rappelant.)* Attendez. Y a-t-il beaucoup de monde ?

GERMAIN.

Oh ! oui, monsieur, l'antichambre est pleine.

SACCARD.

Donnez-moi votre liste, ce sera plus tôt fait... *(Lisant.)*

« Madame Hartmann ; le préfet de Saône-et-Loire ; le prince Woronoff ; Boussard, garde champêtre à Souvigny ; le président du tribunal d' Ajaccio ; Finet, fabricant de savon... »  
 Mais on m'assomme ! Je ne puis pas, il faut que je sorte...  
 Ah ! écoutez, Germain, si Son Excellence le ministre des Finances se présentait, vous feriez entrer sur-le-champ..  
 Tous les noms sont sur la liste ?

GERMAIN.

Tous, sauf celui de monsieur Larsonneau.

SACCARD.

Comment, Larsonneau est là !... Faites-le entrer.

GERMAIN, hésitant.

C'est que monsieur Larsonneau est arrivé le dernier, et les autres...

SACCARD.

Les autres attendront... Allez !

GERMAIN, à la porte du fond, appelant

Monsieur Larsonneau !

## SCÈNE II

SACCARD, LARSONNEAU, puis BERNARD.

LARSONNEAU.

Bonjour, cher maître.

SACCARD.

Vous voilà donc... Une seconde, permettez. (Allant à la porte de gauche et appelant.) Bernard !

BERNARD, entrant avec des papiers à la main.

Monsieur !

SACCARD.

Il y a là un tas de gens. Questionnez-les, tâchez d'en congédier le plus possible.

BERNARD.

Bien, monsieur... (Lui remettant les papiers.) Ce sont des dépêches.

SACCARD, feuilletant les dépêches.

Un million à Bordeaux... Huit cent mille francs à Roubaix... Deux millions à la Société du Crédit parisien... Ah ! Larsonneau, la baisse s'est produite sur le marché de Vienne. Nous sommes les maîtres, aujourd'hui... Qu'est-ce donc ? Les entrepreneurs du quartier de Chaillot demandent du temps. Mais jamais ! Nous les tenons, il faut qu'ils marchent... Faites le nécessaire, Bernard.

BERNARD.

Bien, monsieur. (Il sort par la porte du fond.)

## SCÈNE III

LARSONNEAU, SACCARD.

LARSONNEAU.

Toujours accablé, cher maître... Ah ! vous avez bâti en dix ans une formidable machine !

SACCARD.

Un commencement, pas davantage.

LARSONNEAU.

Moi qui vous ai connu rue Saint-Jacques, vous vous souvenez?... Maintenant, assis à ce bureau, vous n'avez qu'à prendre une plume pour envoyer des dépêches qui réjouissent ou consternent les marchés de l'Europe ; vous tenez Paris par vos chantiers, où tout un peuple d'ouvriers travaille ; vous êtes le moteur intelligent d'une colossale mécanique dont les rouages donnent le branle à la France et aux pays voisins... C'est beau, d'être une pareille force !

SACCARD.

Oui, mais il faut travailler encore, il faut monter plus haut... Voyons, causons sérieusement. Je vous ai écrit pour une petite affaire que vous seul pouvez terminer. Vous allez dresser un acte par lequel vous vous rendrez acquéreur des terrains de la rue Popincourt... Vous entendez, vous êtes mon prête-nom, c'est moi qui achète.

LARSONNEAU, surpris.

Vous achetez les terrains de votre femme?... Quelle somme faudra-t-il mettre ?

SACCARD.

Cent cinquante mille francs.

LARSONNEAU.

Oh ! ils en valent aujourd'hui trois cent mille ; et, avec les prochaines expropriations, ils doubleront encore.

SACCARD, violemment.

Quoi ? de quelles expropriations parlez-vous ?... Mon cher, je veux bien vous employer, et si vous apprenez ici des choses utiles à votre fortune, tant mieux pour vous, profitez-en. Seulement, le jour où je saurai que vous colportez ces choses au dehors, nous nous fâcherons... (Il est allé allumer une cigarette et il revient près de Larsonneau.) L'affaire est simple. Ma femme a des dettes et éprouve de grands besoins d'argent. Comme il lui faut vendre, autant que ce soit moi qui profite de l'occasion. Dans le cas où un nouveau boulevard couperait les terrains en deux, ce qui est possible, mais ce que tout le monde ignore, je triplerais mes capitaux... Rien de plus logique, rien de plus légal.

LARSONNEAU.

Sans doute, cher maître... L'acte sera à votre disposition, quand vous voudrez.

SACCARD, se faisant bonhomme.

Larsonneau, je vous aime. Oui, vous êtes gentil. Je vous ai vu à l'œuvre, et ce n'est pas un imbécile qui se serait tiré de votre trou de la rue Saint-Jacques, ce petit cabinet d'affaires du rez-de-chaussée, un endroit bien sale et bien dangereux... Or, écoutez un conseil pratique : si votre femme est riche, tâchez qu'elle se ruine le plus tôt possible. Une femme riche ne vous appartient pas, tandis que vous faites tout ce que vous voulez d'une femme qui n'a pas le sou.

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, entrant par la porte de droite.

Tu me demandes ?

SACCARD.

Attends, je suis à toi... (A Larsonneau.) Un acte de vente à votre nom, cent cinquante mille francs, et le congé immédiat aux maraîchers... Je dois vous inviter à dîner, un de ces jours-ci. Vous m'apporterez l'acte tout prêt à être signé.

LARSONNEAU.

Entendu, cher maître. (Il salue Maxime, qui allume une cigarette, et sort par la porte du fond.)

#### SCÈNE V

SACCARD, MAXIME.

MAXIME, qui a écouté.

Tu vends et tu achètes donc toujours ?

RENÉE.

SACCARD.

Rien, une bagatelle... Dis, Maxime, pourquoi ne m'as-tu pas attendu, hier soir, chez Blanche ?

MAXIME.

J'y ai passé une heure, c'est déjà trop. On s'y ennuie à périr... Comment peux-tu garder cette fille ? Elle est inepte.

SACCARD.

Pour ce que j'en fais ! Si je la lâchais, on dirait demain à la Bourse que je suis ruiné... Celle-là ou une autre !

MAXIME.

C'est vrai, toutes des oies... Tu as à me parler ?

SACCARD.

Oui, il s'agit de ce mariage.

MAXIME.

Je t'avais prié de cesser cette plaisanterie... Quelle rage as-tu donc de vouloir me marier ?

SACCARD.

Maxime, je suis ton père...

MAXIME, riant.

Oh ! si peu !

SACCARD.

C'est cela, manque-moi de respect, fais-moi repentir de la camaraderie dans laquelle nous vivons... Tiens ! donne-moi du feu. (Il rallume sa cigarette éteinte à celle de son fils.) Mademoiselle Ellen Maass est Suédoise, riche, orpheline, sans autre parent qu'un oncle, le baron Maass, attaché ici à l'ambassade... Attends ! j'ai sa photographie... (Il prend une photographie sur le bureau, tous deux la regardent.) Hein ? des yeux, une taille ! Tout à fait Clarisse Beaujour, quand elle a débuté.

MAXIME.

Clarisse était moins maigre.

SACCARD.

Enfin, une jolie fille... Voyons, mon garçon, l'affaire est faite ?

MAXIME, qui a gardé la photographie.

Clarisse était moins maigre, et elle avait la taille mieux prise.

SACCARD, insistant.

Hein ! l'affaire est faite ?

MAXIME, jetant la photographie sur le bureau.

Eh ! non, je ne veux pas !... (Riant.) Que diable ! spéculer sur les terrains, démolir Paris et rebâtir-le, mais ne trafiquer pas de ton fils comme d'un tas de pavés !... Est-ce singulier que tu ne puisses avoir quelque chose sous la main, sans vouloir le vendre ! Voilà, maintenant, que tu me maries pour mettre un pied en Suède et pour lancer ces mines d'argent que la jeune personne possède là-bas, près de Sala.... Ne dis pas non.

SACCARD, tranquillement.

Mais sans doute. Où est le mal ? Elles sont exploitées par des ânes, ces mines d'argent. J'ai reçu un rapport que je te montrerai. Un gisement superbe, à peine entamé. Des millions dans la terre... Tu seras bien à plaindre, quand j'aurai fait de toi un des gaillards les plus riches de Paris... Oh ! nous partagerions !

MAXIME.

Merci... (Changeant de ton.) Mon cher père, ne compte pas sur moi pour te rendre ce service. Tu vois, je ne plaisante plus, je suis très sérieux... Je ne veux pas me marier.

SACCARD.

Pourquoi ?... Moi qui ai rendez-vous avec le baron ! Je



devrais être déjà à l'ambassade... Enfin, donne-moi des raisons! Ce n'est pas la petite Lucy?

MAXIME.

J'ai rompu il y a huit jours.

SACCARD.

C'est vrai, elle est venue se plaindre à moi... Alors, tu en as fait une nouvelle chez Blanche? Non... Regarde-moi donc en face. Mais tu es amoureux!

MAXIME.

Pourquoi me tourmentes-tu? Tu sais bien que je n'aime personne... Je suis las des femmes. J'ai grandi dans leurs jupes. Toutes m'assomment.

SACCARD, prenant un air grave.

Tu as tort. Il n'y a que le mariage de sérieux dans l'existence.

MAXIME, surpris.

En es-tu bien convaincu?

SACCARD.

Absolument.

MAXIME.

Pourtant, il me semble que toi...

SACCARD.

Ah! moi, c'est différent. Il faut toujours me mettre à part. Renée vit de son côté, et moi du mien, pour des raisons exceptionnelles... Mais nous perdons notre temps. Je cours à mon rendez-vous, et je dis au baron que tu acceptes.

MAXIME.

Je t'en prie, attends encore. Tu abuses, car tu sais qu'au fond je suis faible. Je me lasse, je me donne...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> CHUIN, puis RENÉE.M<sup>lle</sup> CHUIN.

Pardon, c'est Renée qui demande Maxime.

MAXIME.

Bien, j'y vais.

RENÉE, entrant en coup de vent.

Non, reste... Ça n'en finit plus, quand je te veux. J'aime mieux venir... (A M<sup>lle</sup> Chuin.) Dès que la robe arrivera, avertissez-moi, ma bonne Chuin.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Tout de suite.

(Elle sort. Saccard s'est remis à son bureau, où il classe des papiers.)

## SCÈNE VII

SACCARD, MAXIME, RENÉE.

RENÉE, en toilette de ville très élégante, un peu excentrique, sans chapeau.

Dis, est-ce vraiment bien ? (Elle se plante devant Maxime.) On m'apporte ce costume, et il me faut ton avis... Oh ! je ne sors pas avec, si tu le condamnes !

MAXIME.

Il est très bien.

RENÉE.

Tu sais, sois franc.

MAXIME, l'examinant.

Parole d'honneur ! très bien... La tunique a une coupe originale... J'aime beaucoup les galons.

RENÉE.

RENÉE.

N'est-ce pas ? délicieux, les galons. Une idée à moi !

MAXIME.

On dirait que le col fait un pli. Non, c'est une épingle qui est restée... Attends. (Il enlève l'épingle.)

SACCARD.

Ma chère, allez-vous ce soir au bal du ministère de la Marine ?

RENÉE.

Certainement. Maxime m'accompagnera... (A Maxime.) Imagine-toi, je suis furieuse contre Rousset. Il m'avait promis pour hier ce costume et la robe de ce soir. Hier, pas de Rousset... Enfin, il vient de m'envoyer le costume, en me faisant dire que la robe sera ici dans une heure.

MAXIME.

Là !... Tu es à ravir.

RENÉE.

Alors, nous sortons, je t'emmène au Bois, veux-tu ?

MAXIME.

Non, pas aujourd'hui.

SACCARD.

Eh ! si, ma chère, emmenez-le... (Il se lève.) Allez, allez donc, les enfants ! Prenez du plaisir, jouissez de votre jeunesse. Moi, je cours à mes affaires... (A Renée.) A propos, j'ai une réunion ce soir. Je crains de ne pouvoir me rendre à ce bal.

RENÉE, qui se regarde dans la glace.

Mais nous n'avons pas besoin de vous. Maxime me ramènera... (Brusquement.) Eh bien ! non, il a beau dire, il manque quelque chose.... (Elle se retourne vers les deux hommes.) Regardez, c'est incomplet, bien sûr.

SACCARD.

On pourrait échanrer un peu...

RENÉE.

Taisez-vous, ce n'est pas ça... Je l'ai sur le bout de la langue. Un rien, un ruban... Où donc ? où donc ?

MAXIME.

Moi, je voudrais un bijou, là, sur la gorge.

RENÉE.

C'est cela, une grande croix!... Il n'y a que lui pour habiller les femmes !

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE, entrant par la porte de gauche.

Madame, on apporte la robe.

RENÉE.

Bon ! faites-la mettre chez moi... Elle est là ? Eh bien ! montrez tout de suite... (A Saccard.) Je vous demande pardon de vous envahir.

SACCARD, galamment.

Vous êtes chez vous... D'ailleurs, je vous laisse... (Bas à Maxime, en sortant.) Sois tranquille, je ne t'engagerai pas. Je vais tout simplement inviter le baron et sa nièce à dîner pour un jour de la semaine prochaine. (Il sort. Adèle est rentrée, apportant la robe dans une caisse.)

## SCÈNE IX

MAXIME, RENÉE, ADÈLE.

ADÈLE.

Madame veut-elle l'essayer ?

RENÉE.

Pas ici... (Adèle se retire. Renée sort la robe de la caisse et l'étale sur le bureau.) Il n'a pas ajouté les nœuds que je lui ai demandés. Est-il entêté, ce Rousset !... (A Maxime.) La trouves-tu bien ?

MAXIME.

Pas mal.

RENÉE.

C'est drôle, ces robes ! on s'en occupe, on se passionne, on croit qu'elles vont révolutionner les gens, et quand elles sont là, elles semblent si ordinaires !

ADÈLE, rentrant avec un carton.

Le fleuriste apporte la coiffure. (Elle donne le carton à Renée et se retire.)

## SCÈNE X

RENÉE, MAXIME.

RENÉE.

Ah ! voyons ! (Elle sort une branche de fleurs du carton.)

MAXIME.

Des mugets et des roses, c'est bourgeois.

RENÉE.

Tu as raison. Une idée sotte que j'ai eue !... Elle jette la coiffure sur le bureau et devient sombre.) Mon Dieu ! que je me sens lasse !

MAXIME.

Tu étais si gaie... Que t'arrive-t-il ?

RENÉE.

Mais rien, en vérité.

MAXIME.

Es-tu souffrante ?

RENÉE.

Non, ne fais pas attention... Tu sais comme je suis.

MAXIME.

Nous devons sortir... Et ce bal de ce soir qui t'enflamait ?

RENÉE.

Je n'irai pas, je veux me coucher de bonne heure... (Un silence. Elle s'est assise sur le canapé et rêve.) Dimanche, n'est-ce pas ? tu as dîné avec nous chez mon père. Comme ce vieil hôtel est froid ! Dès l'escalier, une fraîcheur vous prend aux épaules, et c'est un silence, une ombre si larges, que l'on croirait entrer dans une église. . Quand j'étais jeune fille, j'y tremblais de peur en plein jour, avec des révoltes contre cette sévérité de cloître. J'aurais sauté par les fenêtres, répugnée, prise d'une horreur physique... Quelle singulière chose ! Aujourd'hui, lorsque j'ai un chagrin, lorsqu'un dégoût me prend, c'est toujours à ce froid du vieil hôtel de mon enfance que je songe ; et je cours me baigner tout entière dans ce souvenir, et cela me calme, oh ! profondément, comme dans une eau pure et tranquille.

MAXIME.

Ton père ne devait pas être tendre ?

RENÉE.

Tendre ? Peut-être. Il souffrait... Longtemps, lui aussi m'a terrifiée. Maintenant, je ne sais pourquoi, je ne puis aller le voir, sans être émue aux larmes. Il vient si rare-

ment ici ! Il m'aime pourtant... Oui, il y a comme deux femmes en moi : une femme très vieille et très paisible, qui rêve une vie dans une chambre close, avec des meubles anciens, une vie toute passée à l'accomplissement d'un devoir ; et une femme très jeune, lasse déjà, révoltée contre les autres et contre elle-même, ayant besoin de l'étourdissement du monde, se grisant, se jetant toujours à l'inconnu.

MAXIME, riant.

Bon ! tu es aujourd'hui la femme très vieille.

RENÉE.

Ce n'est pas de ton père que je me plains. J'ai pu d'abord le juger fort mal ; puis, je l'ai vu si actif, si intelligent, que je l'ai compris et admiré.

MAXIME, riant.

Tu te plains de moi, peut-être ?

RENÉE.

De toi, Maxime !... Te rappelles-tu le jour où nous nous sommes vus pour la première fois ? Tu arrivais de ton collège du Midi, tu étais fagoté, mais fagoté ! les cheveux tondu, le pantalon trop court sur des souliers énormes. Et drôle avec ça !

MAXIME.

Nous nous sommes tutoyés tout de suite. Je te prenais pour une grande sœur... Et, plus tard, les bonnes parties !

RENÉE.

Oui, tu m'as menée partout, même dans des endroits où je n'aurais pas dû te suivre. Tu m'as tout dit, et je ne t'ai rien caché... Nous sommes déjà de vieux camarades.

MAXIME.

Voyons, de qui te plains-tu, alors ?

RENÉE.

Oh ! de tous et de tout !... Je m'ennuie, je m'ennuie à sangloter seule, le soir, la face dans mon oreiller, prise d'une rage d'impuissance... Comme tout reste plat et commun ! Jamais rien de rare et d'exquis, sans cesse les mêmes jours qui déroulent les mêmes fêtes ! Ah ! ce déjà vu, ce déjà senti, ce continuel recommencement dans la splendeur et dans la toute-puissance menteuse de nos fortunes !

MAXIME.

Ça, tu as raison.

RENÉE, se levant.

Ainsi, ce bal de ce soir, pourquoi irais-je ? Je sais déjà comment j'entrerai, ce qu'on me dira et avec quelle lassitude je reviendrai me coucher. Ce sera splendide et imbécile... Mes amies ? tu les connais, elles ne m'aiment pas plus que je ne les aime. Nous nous déchirons toutes. Elles sont d'un monde qui craque sous elles, et dont elles hâtent la pourriture.

MAXIME.

Reste monsieur de Saffré... Il t'adore, il t'assassine de bouquets et de lettres.

RENÉE.

Ah ! tu sais cela... Écoute, nous sommes assez libres ensemble pour que tu me croies. Dans ma situation avec ton père, sais-tu ce qui m'a toujours empêchée de prendre un amant ? C'est le mépris et le dégoût de ces amours qui tous se ressemblent, qui tous commencent et finissent dans le même ennui. Pourquoi monsieur de Saffré plutôt que les vingt autres que j'ai refusés ? Ils se valent, ils ne sont que le plaisir vulgaire, la liaison banale à la portée de chacune... (Après un silence rêveur.) Non, vois-tu, Maxime, je veux autre chose.



MAXIME, rêveur également.

Oui, autre chose... Parfois, j'ai cherché.

RENÉE.

Autre chose... Quelque chose d'extraordinaire, de surhumain, une joie que personne ne connût, un bonheur rare qui m'enlevât au-dessus du contentement de la foule.

MAXIME.

Oui, mais quoi ?

RENÉE.

Ah ! je ne sais pas. Si je savais ! (Elle rêve. Un silence. Sa main rencontre, sur le bureau, la photographie, qu'elle prend et qu'elle regarde, d'abord machinalement.) Tiens ! cette photographie !... N'est-ce pas cette jeune Suédoise ?

MAXIME, gêné.

Oui.

RENÉE.

Pourquoi est-elle là ?

MAXIME.

Un projet de mon père... Il veut me la faire épouser.

RENÉE, avec violence.

Toi, te marier ! mais je te le défends !... Te marier ! En voilà une bêtise ! Et tu as cru que je consentirais ?

MAXIME.

Cependant...

RENÉE.

Jamais !... Et moi ? Ce serait fini, nous ne sortirions plus, nous n'irions plus partout, nous ne serions plus toujours ensemble, pour nous distraire dans nos mauvais moments, comme tout à l'heure... Allons donc !

MAXIME.

Il faudra bien en venir là.

RENÉE.

Eh ! plus tard, tu as le temps... N'es-tu pas heureux avec nous ? Que te manque-t-il ? T'ai-je fait de la peine ? Je sais, je suis insupportable souvent avec mes caprices ; mais je serai bonne, tu verras, et ce sera une vie si charmante... D'ailleurs, je ne veux pas, non ! je ne veux pas !

MAXIME.

Oh ! rien n'est terminé.

RENÉE.

Vrai ? Tu me le jures ? Alors, laisse-moi arranger cela... Mon Dieu ! tu m'as fait une peur !... (A Germain qui a ouvert la porte du fond.) Qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ?

## SCÈNE XI

RENÉE, MAXIME, GERMAIN.

GERMAIN.

Je regardais si monsieur était rentré... Son Excellence est là.

RENÉE.

Quoi, Son Excellence ?

GERMAIN.

Son Excellence le ministre des Finances.

RENÉE.

Ah ! un ministre... Que voulez-vous que ça me fasse ?

GERMAIN.

C'est que Son Excellence attend déjà depuis cinq minutes.

RENÉE.

Très bien. Qu'elle attende encore... Laissez-nous. (Il sort.)

## SCÈNE XII

RENÉE, MAXIME, puis M<sup>lle</sup> CHUIN.

RENÉE.

Dépêchons. On a dû atteler. Je t'emmène au Bois.

MAXIME.

Tu refusais de sortir.

RENÉE.

Moi ! par ce beau soleil ! Non, non, j'ai besoin d'air, j'étouffe toujours... Et, ce soir, n'oublie pas de venir me prendre à minuit.

MAXIME.

Nous irons donc à ce bal ?

RENÉE.

Sans doute.

MAXIME, après une hésitation.

On fait tout ce que tu veux, on t'aime quand même.

RENÉE, nerveusement.

N'est-ce pas ? Oh ! nous serons gais !... (Elle prend le bras de Maxime et l'emmène vers la porte de gauche) Voyons, ne trouves-tu pas ça plus gentil ? Sois tranquille, je parlerai à ton père... D'ailleurs, tu sais qu'elle est laide, ta Suédoise !

M<sup>lle</sup> CHUIN, paraissant à la porte de droite.

Vous sortez, Renée ?

RENÉE.

Oui, nous allons au Bois. (Ils sortent au bras l'un de l'autre.)

## SCÈNE XIII

M<sup>lle</sup> CHUIN, SACCARD, puis ADÈLE.M<sup>lle</sup> CHUIN.

Un joli désordre ! Toujours des chiffons qui traînent !

(Elle va à la porte de droite et appelle.) Adèle !... Ah ! oui, personne ! (Comme elle revient, elle aperçoit Saccard qui est entré et qui pose son chapeau.) Justement, voilà monsieur.

SACCARD.

Les enfants sont sortis ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Ils sortent... Faut-il courir ?

SACCARD.

Non, pourquoi ? (Regardant autour de lui.) Seulement, qu'on me débarrasse.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

J'ai déjà appelé Adèle... (Elle sonne. A Adèle qui entre.) Portez cette caisse et ce carton dans la chambre de madame.

ADÈLE.

Tout de suite, mademoiselle.

SACCARD, qui s'est assis devant le bureau, couvert à demi par la robe  
Et cette robe ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Ah ! pardon ! (Elle ôte la robe. Adèle emporte la caisse et le carton par la droite.)

#### SCÈNE XIV

SACCARD, M<sup>lle</sup> CHUIN.

SACCARD.

C'est bien... J'ai à travailler.

M<sup>lle</sup> CHUIN, posant la robe sur le canapé.

Monsieur, j'aurais deux mots à vous dire, et puisque nous voilà seuls... Vous avez toujours été très bon pour moi. Si j'ai pu vous être utile, autrefois, vous avez compris que la récompense la plus douce à mon cœur serait de rester près de ma chère Renée.

RENÉE.

SACCARD.

Après ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Vous m'avez laissé entendre dernièrement que vous seriez bien aise d'être renseigné.

SACCARD.

Allez au fait... Que savez-vous ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Eh bien ! monsieur, Renée me paraît en danger. Elle est très nerveuse, jamais je ne l'ai vue si agitée ni si fantasque... Depuis quelque temps, elle reçoit chaque matin un bouquet de roses blanches, et je l'ai aperçue hier qui lisait une lettre.

SACCARD.

Ensuite ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Ensuite... Mon Dieu ! rien, pour le moment.

SACCARD.

Continuez à veiller et dites-moi tout.

M<sup>lle</sup> CHUIN, qui a repris la robe.

C'est par dévouement pour Renée et pour vous, monsieur. (Elle sort par la droite.)

## SCÈNE XV

SACCARD, GERMAIN.

GERMAIN.

Comment ! monsieur est là !... Son Excellence qui attend depuis un quart d'heure !

SACCARD.

**Son Excellence ! Vite, faites entrer !**

GERMAIN, annonçant.

**Son Excellence le ministre des Finances !**

(Saccard remonte vers la porte, pour recevoir le ministre, et le rideau baisse.)

## ACTE TROISIÈME

---

*Un jardin d'hiver. Serre superbe, pleine de grandes plantes vertes, éclairée par des lampes cachées dans les feuillages. A droite, la porte du cabinet de Saccard. A gauche, la porte du salon. Sièges et canapés rustiques.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE]

M<sup>lle</sup> CHUIN, RENÉE, MAXIME.

*(Renée est à demi couchée sur un canapé, évanouie.  
M<sup>lle</sup> Chuin lui fait respirer des sels.)*

M<sup>lle</sup> CHUIN.

C'est une de ses crises... Mais comment cela est-il arrivé?

MAXIME.

Pendant le dîner, je l'ai trouvée singulière. J'étais placé à côté de mademoiselle Ellen Maass, en face d'elle, et elle ne nous quittait pas des yeux, s'énervant, se mêlant à notre conversation, chaque fois que cette jeune fille, qui est très gaie, riait avec moi de quelque histoire... Et c'est pendant qu'on prenait le café au salon, qu'elle est venue s'évanouir, là... Je n'ai eu que le temps d'appeler.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Renée, comment vous sentez-vous?... (A Maxime.) Voilà ses

mains qui se détendent... La pauvre enfant est si nerveuse, depuis quelques jours surtout !

MAXIME.

Elle rouvre les yeux.

RENÉE, s'agitant, hallucinée.

Empêchez-les, je ne veux pas que tous deux se parlent à voix basse... Mon père est là ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Calmez-vous, ma chère.

RENÉE, regardant autour d'elle.

Mon père... il était là...

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Mais non... Vous avez été un peu souffrante, une de vos crises, vous savez bien.

RENÉE.

Ah ! il n'est pas là. Je l'entendais... Je lui ai écrit pourtant... Mon Dieu ! que je suis brisée !

M<sup>lle</sup> CHUIN, bas à Maxime.

C'est fini... (A Renée.) Voulez-vous que je prévienne ?

RENÉE.

Non, personne. Tout à l'heure, je retournerai au salon... C'est ridicule, de n'être pas plus forte. (Elle se lève.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, SACCARD.

SACCARD, sortant du salon.

Qu'y a-t-il donc ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Renée a été prise d'un de ses malaises.



RENÉE.

SACCARD.

Et elle ne dit rien !

RENÉE.

A quoi bon ? C'est passé déjà. Je n'ai plus besoin que de marcher un peu... Ne vous inquiétez pas, mon ami, et ne parlez pas de cette misère, qui mettrait notre monde en fuite. Je reviens. (Elle disparaît entre les arbustes.)

SACCARD, la regardant s'éloigner, bas à M<sup>lle</sup> Chuin.

Savez-vous quelque chose ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Rien encore, monsieur.

SACCARD, rudement.

Il faut que vous sachiez. J'attends.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Monsieur, je tâcherai. (Elle sort.)

## SCÈNE III

SACCARD, MAXIME.

MAXIME.

Je voulais te dire... De grâce, ne m'engage pas davantage. La jeune fille a beau être charmante, je préfère ne pas me marier.

SACCARD.

Eh bien ! mon garçon, comme il te plaira.

MAXIME.

Vrai, ça ne te contrarie pas trop ?

SACCARD.

Ça me contrarie beaucoup. Nous manquons tous les deux une jolie affaire. Mais, au fond, tu as raison peut-

être. Certains jours, je ne sais plus où est la vérité... Ne te marie pas.

MAXIME.

Merci.

SACCARD.

Rentre au salon, on pourrait s'étonner... (Larsonneau paraît.) Justement, j'ai à causer avec Larsonneau. (Maxime rentre dans le salon.)

#### SCÈNE IV

SACCARD, LARSONNEAU.

LARSONNEAU.

Il m'a été impossible de vous parler avant le dîner... Je vous apporte cet acte, pour la vente des terrains de votre femme. Et, pensant vous être utile, j'ai fait prendre des renseignements sur les dettes qu'elle peut avoir. Cent quatre-vingt mille francs environ, dont soixante-dix mille chez son couturier... Dame ! rien que la toilette de ce soir !

SACCARD, à demi-voix.

Elle est bien belle, dans toutes ces guipures blanches !

LARSONNEAU.

Allons, vous payerez les dettes, en bon mari... Une femme qui a des dettes, mais c'est une sécurité de nos jours !

SACCARD.

Hein ! pas d'esprit avec moi, Larsonneau !... Vous voulez insinuer que ma femme pourrait faire payer ses dettes par un amant. Eh bien ! je ne veux pas qu'on dise cela, et on ne le dira pas, je vous le jure !

LARSONNEAU, souriant.

Vous êtes amoureux, je l'ai bien vu, pendant le dîner.

RENÉE.

SACCARD.

Moi !

LARSONNEAU.

Oui, vous aimez votre femme... Comment diable a-t-elle pu vous conquérir ?

SACCARD.

Non, je ne l'aime pas... Vous savez tout, vous êtes le seul à qui je parle franchement de ces choses... Je l'aime en camarade, mais je ne souffrirai pas qu'un caprice de sa tête folle me rende ridicule et me dérange, dans ma terrible vie d'affaires.

LARSONNEAU.

C'est cela, vous aurez vu quelque soupirant rôder autour d'elle, et vous l'aimez. Le coup de foudre !

SACCARD.

Non, non, je ne l'aime pas, je ne veux pas l'aimer... Me prenez-vous pour un enfant ? Jusqu'à ce jour, j'ai mis ma supériorité dans mon dédain des passions qui vous agitent tous, et j'irais compromettre ma fortune par une lâcheté de cœur ! Non, jamais ! (Renée reparait dans le fond.)

LARSONNEAU, baissant la voix.

Prenez garde, là voici... J'ai donc sur moi l'acte que votre femme devra signer. Mais je désirerais vous le lire et remplir certaines formules.

SACCARD.

Passez dans mon cabinet. Je vous y rejoins à l'instant. (Larsonneau entre dans le cabinet, à droite. Renée est venue s'asseoir, d'un air d'accablement.)

## SCÈNE V

RENÉE, SACCARD.

RENÉE, se croyant seule.

Qu'ai-je donc, mon Dieu ? Tout me répugne et m'écrase.  
L'abominable soirée ! Ah ! qu'il me tarde d'être seule dans  
ma chambre, pour y pleurer les larmes qui m'étouffent !

SACCARD, qui s'est approché.

Ma chère...

RENÉE, levant la tête.

C'est vous !

SACCARD.

Oui, vos tristesses m'inquiètent, vous étiez si gaie  
autrefois !... Ne sommes-nous pas de vieux camarades ?  
Parlez-moi franchement... Il ne vous manque rien, j'es-  
père ?

RENÉE.

Rien.

SACCARD.

Vous ne désirez rien ?

RENÉE.

Non, rien.

SACCARD.

Si vous aviez des soucis, vous auriez tort de ne pas me  
les confier.

RENÉE.

Je n'ai pas de soucis.

SACCARD.

Enfin, je me mets à votre disposition..... Nous n'avons,  
je pense, aucun reproche à nous adresser mutuellement.  
J'ai tenu ma parole, comme vous avez tenu la vôtre. Vous  
êtes la femme la plus fêtée, la plus enviée. De mon côté,  
je vous suis reconnaissant de l'éclat que vous donnez à ma

maison... Par grâce, continuons cette bonne entente. Et, si je puis faire davantage, si vous rêviez d'une autre existence...

RENÉE.

Merci... Vous m'avez comblée, en effet. Il ne me reste rien à souhaiter, au milieu de ces plaisirs.

SACCARD.

Vous raillez.

RENÉE.

Pourquoi m'interrogez-vous ? pourquoi voulez-vous savoir ce qui me manque ? Est-ce que je le sais moi-même !... Je souffre, je suis malade. Vous avez bien vu que, pendant tout ce dîner, j'ai lutté contre mon mal. C'est une torture à la fin !... Tenez ! allez dire à vos invités que j'ai dû remonter chez moi, car j'ai peur d'éclater en sanglots devant tous.

SACCARD.

Renée, calmez-vous.

RENÉE.

Je ne vous suis d'aucune utilité pour ce mariage... Du reste, il n'y a là que cette jeune fille. Puisque l'oncle n'a pu venir dîner, il faut l'attendre.

SACCARD.

Ce mariage ne se fera pas.

RENÉE, tressaillant.

Ah !... Parlez donc ! Vous ne voulez plus ?

SACCARD.

C'est Maxime...

RENÉE.

Maxime !

SACCARD.

Oui, il m'a prié de le dégager, et comme, ma foi ! nous

n'en sommes qu'aux politesses avec les Maass, et que j'ai toujours laissé cet enfant faire ce qu'il a voulu...

RENÉE.

Mais certainement ! Chacun doit être le maître de son bonheur. Il connaît la vie, il est très pratique, sous ses caprices et ses abandons... Ah ! il refuse !

SACCARD.

Vous n'approuviez pas ce mariage ?

RENÉE.

Moi ! je ne l'approuvais ni ne le désapprouvais. Que vouliez-vous que ce mariage me fit ? Je ne m'en occupais pas... Mais je suis ravie pour Maxime qu'il ait préféré garder sa liberté. Si j'avais été homme, je serais certainement resté garçon.

SACCARD.

Avez-vous besoin de mademoiselle Chuin, pour vous accompagner dans votre chambre ?

RENÉE.

Non, merci, je vais mieux... (Gaiement.) Est-ce ridicule, ces bobos de femmes ! J'étais à la mort, et me voilà toute rajeunie. C'est l'air qui m'aura fait du bien... Vraiment, il y a longtemps que je n'ai été si vaillante, et je regrette que nous n'ayons pas plus de monde : on aurait dansé.

SACCARD.

Vous êtes toujours vaillante, toujours belle, d'une beauté qui n'a fait que grandir... Écoutez, Renée, je sais que vous avez des tracas. Voulez-vous me permettre d'aller en causer avec vous, un de ces matins ? tenez ! demain par exemple... J'ai fait préparer l'acte de vente dont je vous ai parlé. Nous vous débarrasserons de tous vos ennuis... Ah ! si vous le vouliez, comme vous seriez heureuse !

RENÉE, souriant.

Mais je veux être heureuse.

SACCARD.

Alors, à demain, chez vous.

RENÉE.

C'est cela.... (A M<sup>lle</sup> Chuin qui paraît.) Ne vous inquiétez pas, ma bonne Chuin. Je me sens tout à fait remise... (A Saccard qui rentre dans le salon.) Je vous suis.

## SCÈNE VI

RENÉE, M<sup>lle</sup> CHUIN.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

C'est vrai, pourtant. Vous voilà avec vos joues roses et vos yeux luisants de belle santé... Que vous arrive-t-il?

RENÉE.

Mais rien... Mon Dieu ! que la vie est douce parfois ! Je voudrais sortir, oui, je voudrais ne pas m'enfermer, quand ce monde sera parti. Il est dix heures, la nuit est superbe, pleine d'étoiles ! Et Paris est si profond, à cette heure, quand on le traverse en voiture, le visage dans le vent tiède des rues !... Nous roulerions toujours, nous regarderions les cafés se fermer, les trottoirs devenir déserts, les maisons s'endormir... (Béraud paraît au fond de la serre) Ah ! que je l'aime, ce grand Paris, avec tout ce qui frissonne et soupire dans son ombre ! Voyez-vous, ma bonne Chuin, c'est lui qui me grise, lorsque j'ai respiré l'air de ses places et de ses boulevards.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Pardon, Renée, je venais vous dire... Votre père est là.

RENÉE, pâissant.

Mon père !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Il arrive à l'instant, et comme il désire ne voir que vous... Mais, tenez! le voici. (Elle sort.)

## SCÈNE VII

BÉRAUD, RENÉE.

BÉRAUD.

En rentrant chez moi, tout à l'heure, mon enfant, j'ai trouvé une lettre de toi, qui m'a beaucoup inquiété, et je suis accouru.

RENÉE.

C'est vrai, je vous ai écrit.

BÉRAUD.

Pourquoi ces quatre pages de plaintes, de menaces vagues? pourquoi ce désordre et ces adieux, comme si tu devais nous quitter?

RENÉE.

Je ne sais plus... J'étais malade.

BÉRAUD.

N'es-tu pas heureuse? Si je vous ai pardonné, à toi et à ton mari, c'est que tu m'avais convaincu de votre bonheur. Je ne viens pas vous voir ici, parce que l'existence que vous menez n'est point la mienne. Mais j'avais fini par rendre justice à l'intelligence et à l'activité de ton mari. Enfin, je n'avais plus d'inquiétude de votre côté, je vous croyais bien ensemble, sauvés l'un et l'autre de toutes mes craintes d'autrefois... Et tu m'écris cette lettre! Qu'y a-t-il donc?

RENÉE.

Mais rien, je vous assure.



RENÉE.

BÉRAUD.

Tu es toute pâle... Tu trembles...

RENÉE, balbutiant

Non... non...

BÉRAUD.

Pourquoi te recules-tu ? Je te fais donc peur ?

RENÉE.

Mon père...

BÉRAUD.

Je te fais peur, je te fais peur... Tu ne m'attendais plus, n'est-ce pas ? et tu allais te perdre... Ne dis pas non, je lis au fond de tes yeux, je t'ai assez veillée jadis, quand je redoutais de voir se rallumer, dans tes regards d'enfant, les folies dont j'ai tant souffert... Oui, tu as ce soir les yeux fous de celle que je ne veux plus nommer.

RENÉE.

Eh bien ! oui, je sens que je deviens folle. Mais tout m'écrase, je suis à bout... Si je vous disais quelle existence vide et imbécile, quel monde gâté, quelles provocations continuelles ! Et je suis seule, et je n'ai personne là dedans, avec ma tête qui se détraque !

BÉRAUD.

C'est bien le monde où tu vis, qui fait ma crainte. Enfin, tu as voulu ces choses.

RENÉE.

Je les ai voulues, et les autres, plus encore, les ont voulues pour moi. Jamais je n'aurais dû sortir de ce vieil hôtel, où vous m'avez élevée, où vous vivez encore, dans la dignité et le respect de toute une vie d'honneur... Mais comprenez donc que, si je souffre, c'est que j'ai de votre sang ! Ah ! si j'étais une simple coquine, si un peu de votre honnêteté ne me gênait pas, par là, dans un coin, comme

ce serait drôle, comme je m'amuserais ! Il y a tant de mes amies qui ont le crime bien portant !

BÉRAUD.

Voyons, dis-moi tout... Quelle faute allais-tu commettre ?

RENÉE.

Je ne sais pas... Je m'effraye moi-même. Il y a en moi des choses qui sont plus fortes que moi.

BÉRAUD.

Tu as tort de ne pas te confesser. Cela te soulagerait.

RENÉE.

Je vous jure que je ne sais pas. Tout cela est vague et monstrueux au fond de mon être, une lutte obscure dont je souffre à en mourir... Ce que je sais, c'est qu'il y a un instant, quand vous êtes entré, je me suis sentie coupable, car vous êtes ma conscience, mon père.

BÉRAUD.

Eh bien ! puisque je suis ta conscience, cherchons ensemble... Laisse-moi t'interroger.

RENÉE.

Oh ! de grand cœur. Je serai franche... Si vous pouviez me faire voir clair en moi, si je pouvais guérir !

BÉRAUD.

Je t'avais prédit que la faute ancienne recommencerait... C'est un amant sans doute ?

RENÉE.

Non ! sur mon âme !... Je n'ai pas succombé encore, je le jure !

BÉRAUD.

Alors, tu allais succomber, tu aimes quelqu'un ?

RENÉE, cherchant.

J'aime quelqu'un ? non, non, je n'aime personne ! Qui pourrais-je aimer ? Je ne vois aucun homme autour de moi, je les ai tous repoussés par fatigue et mépris, pas un ne reste dont la pensée me soit tolérable... Non, non, je n'aime personne, je ne puis aimer personne !

BÉRAUD.

Cette lettre pourtant que tu m'as écrite... Elle était d'un cœur éperdu, tremblant de défaillir, et appelant au secours, dans sa détresse.

RENÉE.

Vous avez raison... J'avais besoin de vous, je me sentais menacée, de quoi ? je ne saurais le dire au juste. Je vous assure que je fais tous mes efforts pour savoir. Mais c'était une de ces souffrances, une de ces terreurs où l'on n'ose descendre.

BÉRAUD.

Et, lorsque je te croyais en larmes, je t'ai trouvée joyeuse, la fièvre au visage. Tu riais, puis tu as tremblé à ma vue... Pourquoi ce revirement ? que s'est-il donc passé ?

RENÉE, les yeux fixes.

Ce qu'il s'est passé ? Attendez, il faut que je m'interroge, car ma mémoire se brouille... Voyons, que s'est-il donc passé ? Voilà que la peur me prend de me souvenir... Il s'est passé que j'ai beaucoup souffert pendant ce dîner, oui ! de choses qu'on faisait devant moi et qui me déchiraient le cœur. Ensuite, je me suis évanouie, je vous ai rêvé, mon père : vous m'emportiez d'ici, vous me couchiez dans la terre, où je voulais mourir... Oh ! j'étais triste, j'étais triste !... Et puis, on m'a annoncé une nouvelle, qui, brusquement, m'a inondée de bonheur... Attendez ! il faut que je voie... (Elle recule devant ce qu'elle voit, hagarde.) Oui, je vois,

c'est bien cela... Il m'échappait, et il m'a été rendu, tout mon sang en a brûlé d'allégresse... Grand Dieu ! voilà le crime, je n'y songeais pas, et il était là, qui nous enveloppait. Ah ! misérable ! ah ! c'est infâme !... (Elle se jette dans les bras de son père.) O mon père, prenez-moi, gardez-moi, sauvez-moi !

BÉRAUD.

De qui parles-tu ? Qui aimes-tu ?... Achève.

RENÉE.

Non, non, une abomination, un cauchemar, quelque chose qui ne peut pas être. L'horreur en glacerait mes lèvres... Je n'aime personne, personne, entendez-vous !

BÉRAUD.

Tu recules devant tes pensées... Seras-tu forte, au moins ?

RENÉE.

Forte, oui ! j'en fais le serment... Ah ! que vous êtes bon d'être venu ! C'est vous qui me sauvez ; c'est là, contre votre cœur, que je me sens redevenir votre fille. J'aurai votre dignité et votre courage, mon père.

BÉRAUD.

Garde donc ton secret, puisque tu n'oses le dire tout haut... Je te sais fière, que ta fierté te défende.

RENÉE.

Vous me défendez, vous, ma conscience... Regardez-moi, je n'ai plus mes yeux mauvais, n'est-ce pas ? ces yeux de folie, que j'avais à votre arrivée et qui vous effrayent tant... Vous pouvez vous en aller tranquille. Ne restez pas dans cette maison, où l'on étouffe. Je vous promets que, tout de suite, à jamais, je vais rendre la faute impossible, et s'il fallait en mourir, j'en mourrais.

BÉRAUD.

C'est juré ?

RENÉE.

RENÉE.

C'est juré.

BÉRAUD.

Au revoir, mon enfant. (Il l'embrasse.)

RENÉE.

Au revoir, mon père.

(Béraud sort.)



## SCÈNE VII

RENÉE, MAXIME.

MAXIME, sortant du salon.

Tu souffres donc toujours? On s'inquiète... Mon père disait que c'était fini, que tu étais très gaie.

RENÉE.

Oui, très gaie, merci... Je vais tout à fait bien.

MAXIME.

Alors, ne reste pas là... Presque tout notre monde est parti.

RENÉE.

Attends, Maxime... Je voulais te donner un conseil. Elle est charmante, cette demoiselle Ellen; elle m'a complètement séduite. Si tu m'en crois, tu l'épouseras.

MAXIME, étonné.

Mon père ne t'a donc pas dit... ?

RENÉE.

Il m'a dit que tu rompais; mais j'ai pensé que vous plaisantiez... Pourquoi ne te maries-tu pas? Tu ne trouveras certainement pas mieux. Elle est belle, riche. Vous serez adorables ensemble.

MAXIME.

Voyons, que te prend-il? Tu t'emportais, tu me détournais de ce mariage.

RENÉE.

J'avais tort, j'ai réfléchi... Il faut l'épouser, Maxime.

MAXIME.

Eh! non, jamais! Cela me fait peur... Pourquoi l'épou-serais-je? Je ne l'aime pas.

RENÉE.

Tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas... Ne me dis point cela, je t'en prie. A la fin, tu me mettrais en colère... Écoute, Maxime : Je veux !

MAXIME.

Tu veux ?

RENÉE.

Oui, je veux!... Tu sais bien que tu m'as toujours obéi. Quand tu ne voulais pas, je n'avais qu'à te prendre les mains et à te regarder. (Elle lui prend les mains et le regarde. Un silence.) Je veux, entends-tu?... C'est moi qui dois faire ce mariage.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, SACCARD, ELLEN.

SACCARD.

Ma chère, mademoiselle Ellen vient prendre congé de vous, puisqu'on ne peut vous avoir.

ELLEN.

On nous a caché votre malaise... Vous me pardonnerez d'avoir insisté pour prendre de vos nouvelles, avant de partir.

RENÉE.

C'est moi qui ai des excuses à vous présenter.

ELLEN.

Oh! vous êtes tout excusée, madame...(Regardant autour d'elle.)

Elle est superbe, cette serre! (Elle remonte avec Maxime.) Tiens! vous avez là un pied de vanille!... Et cette collection d'azalées!

MAXIME.

Elles sont d'une variété de couleurs...

ELLEN.

Délicieuse! (Ils se promènent dans le fond de la serre.)

RENÉE, qui les regarde, bas à Saccard.

Pourquoi donc ne les mariez-vous pas?

SACCARD.

Moi? je ne demande pas mieux... Ils sont charmants.

RENÉE.

Charmants.

SACCARD.

Et quelle affaire!... (Un silence.) Renée, vous devriez arranger ce mariage. Vous seule pouvez convaincre Maxime.

RENÉE.

Je veux bien.

SACCARD.

Vraiment, vous consentez? Etes-vous aimable!... (A Germain qui parait.) Qu'y a-t-il?

GERMAIN.

Monsieur Larsonneau attend monsieur. (Il se retire.)

SACCARD.

C'est juste, je l'oubliais!... (A Renée.) Fiancez-les tout de suite. C'est pour votre bonheur à tous.

RENÉE.

Oui, pour notre bonheur.

(Saccard entre dans le cabinet, à droite.)

## SCÈNE X

RENÉE, MAXIME, ELLEN.

ELLEN, redescendant.

Toute la flore de l'Afrique, de l'Inde et de la Chine... Dans le Nord, nous avons la passion de ces plantes du soleil.

MAXIME.

Je vous avouerai que j'évite de rester longtemps dans cette serre. L'air y est si lourd et si chargé de violents parfums, que parfois je m'y sens défaillir.

ELLEN, riant.

Comment ! vous seriez femme à ce point !

RENÉE, rêveuse et frissonnante.

Moi, je vivrais ici. Je viens m'y réfugier, quand je veux être seule. On est bien, dans cet air brûlant ; et ce sont des rêves de pays lointains, de jouissances inconnues, qui m'enlèvent à la monotonie de mes journées.

MAXIME.

Oui, cela te réussit, parlons-en ! Tu en sors avec des migraines atroces, les yeux allumés de fièvre.

ELLEN.

En effet, ce n'est pas toujours sain.

MAXIME.

N'est-ce pas, mademoiselle ?

ELLEN.

Je parle pour les nerveuses... Moi, j'ai la tête solide. Rien ne la fait tourner. Dans mon pays, l'hiver, quand on patine, il faut voir les jeunes filles filer comme des oiseaux, avec de continuels détours. Elles penchent, et jamais elles ne tombent. Oh ! le froid, le grand froid, que c'est bon !



C'est lui, j'imagine, qui nous fait bien portantes et courageuses... Mais je bavarde, et me voici restée la dernière. Il faut que je vous laisse.

RENÉE.

Certes, pas avant que votre oncle soit venu vous chercher.

ELLEN, gaiement.

Ah bien ! si j'attendais mon oncle !

RENÉE.

Il a promis de venir.

ELLEN.

Sans doute, il promet, mais il ne vient pas... Il m'oublie chaque soir, dans les maisons où je vais. Des affaires graves, paraît-il. Enfin, je suis assez grande fille pour retrouver mon chemin... Je sais, cela vous blesse, en France. Mais, que voulez-vous ? j'ai perdu mes parents de bonne heure, j'ai couru les ambassades de l'Europe dans les papiers de mon oncle, et, ma foi ! j'ai vu tant de pays, que cela m'a rendue très brave.

RENÉE.

Attendez quelques minutes encore... (Ellen s'assoit sur le canapé.) Vous avez beaucoup voyagé ?

ELLEN.

Depuis l'âge de douze ans, et j'en ai bientôt vingt... J'ai appris au moins une chose, dans ces voyages : c'est que chacun doit faire son bonheur et le défendre.

RENÉE.

Il faut vous marier.

ELLEN, riant.

Me marier, sans doute. Seulement, vos jeunes Français m'inquiètent. Ils sont à la fois trop gourmés et trop fats... Chez nous, quand on se plaît, on se met la main dans la main, en camarades.

RENÉE.

Ce sont des mœurs charmantes.

ELLEN, gaiement, à Maxime.

Vous, asseyez-vous là! (Il hésite, puis s'assoit près d'Ellen, obéissant au regard fixe de Renée.) Oui, je vais vous dire vos vérités. Vous n'êtes pas plus mauvais qu'un autre, et pourtant vous prenez des airs vides et fatigués, comme si vous étiez dans la diplomatie. A votre âge!... Vous n'aimez donc pas la vie?

MAXIME.

La vie, sans doute... Si vous l'aimez, je l'aime.

ELLEN.

Mais, certainement, je l'aime, et je voudrais voir tout le monde l'aimer! On n'est fort, on n'est bon, que lorsqu'on aime la vie... Donnez-moi votre main. (Riant.) A Vienne, j'ai eu une femme de chambre qui était sorcière, et j'ai un peu appris... (Étudiant la main, pendant que Renée, frémissante, s'écarte.) La ligne de chance est à peine visible... Ah! mais, voilà les sentiments affectifs très développés... (A Renée.) Voyez donc, madame!

RENÉE, balbutiante.

Vraiment!

MAXIME.

Vous vous moquez de moi.

ELLEN, continuant.

Seulement, pas de volonté... (Elle lâche la main de Maxime.) Allons, il faudra qu'on vous force au bonheur, comme tant d'autres!... (Elle se lève.) Cette fois, je m'en vais.

MAXIME, bas à Renée.

Renée, je t'en prie, laisse-la partir.

RENÉE.

RENÉE, bas.

Non, je veux!... (Haut.) Mon enfant, c'est que nous attendions votre oncle.

ELLEN, souriant.

Ah!

RENÉE.

Nous devons causer...

ELLEN.

Chut! je sais... Mais mon oncle n'est pas là, je ne puis entendre.

RENÉE.

N'avez-vous pas dit que chacun doit faire son bonheur et le défendre?... Me permettez-vous de brusquer les choses?

ELLEN, gaie et confuse.

Ah! faites tout de suite, ou je sens que je vais ne plus être brave!

RENÉE.

Nous nous sommes permis de songer à vous, pour Maxime... Et si, de votre côté, vous acceptez une alliance...

ELLEN.

Oui, bravement, j'accepte.

RENÉE.

Dans votre pays, n'est-ce pas? on se met la main dans la main... Donnez-moi votre main. (Elle met la main d'Ellen dans la main de Maxime.)

ELLEN, à Maxime.

Alors, comme chez nous, en camarades?

MAXIME.

En camarades.

RENÉE.

Maintenant, accompagne Ellen à sa voiture... Au revoir, mon enfant.

ELLEN.

Merci, madame. (Elle l'embrasse, puis s'en va lentement avec Maxime, pendant que Renée, chancelante, les regarde s'éloigner.) Si je renonce à voyager, je ne veux pourtant pas m'enfermer à jamais dans votre Paris... Nous aurons, quelque part, un coin de parc, avec de vieux arbres.

MAXIME.

Tout ce qu'il vous plaira.

ELLEN.

Et il faudra bien que vous n'ayez plus vos airs désolés... Ah ! vous riez déjà ! Vous verrez, vous verrez !

(Ils disparaissent.)

RENÉE, seule.

Mon Dieu ! je ne peux plus ! je ne peux plus !... (Elle se dirige vers la chaise longue, à droite.) Mes oreilles bourdonnent, mes yeux se ferment, tout mon être s'en va... Ah ! si c'était la mort ! (Elle est tombée sur la chaise longue et elle s'y évanouit.)

## SCÈNE XI

RENÉE, SACCARD, LARSONNEAU, GERMAIN.

SACCARD.

Passez par ici, Larsonneau. Notre monde est parti... (A Germain qui paraît dans le fond.) Vous pouvez éteindre, Germain.

GERMAIN.

Bien, monsieur.

(A mesure que s'éteignent les lampes, au fond, la serre s'obscurcit. — Saccard et Larsonneau traversent la scène, en causant, sans voir Renée évanouie.)

LARSONNEAU.

Tous les papiers sont en règle.

SACCARD.

J'aurai demain la signature de ma femme... Pourquoi riez-vous ? Je vous jure que vous m'exaspérez, avec cette plaisanterie d'un goût douteux.

LARSONNEAU.

Pardonnez-moi.

SACCARD.

Le jour où j'aimerai Renée, je le lui dirai, parbleu ! et elle m'aimera, parce que ma volonté sera qu'elle m'aime. On peut tout ce qu'on veut.

LARSONNEAU.

Et ma commission ?

SACCARD.

Vous la toucherez, dès que l'affaire sera terminée... Plus tard, nous triplerons la valeur des terrains, par une série de ventes fictives...

(Leurs voix se perdent, ils disparaissent, à gauche, dans le salon. Toutes les lampes sont éteintes. Un rayon de lune, qui entre par les vitres, fait un demi-jour bleuâtre et détache les grandes plantes en noir.)

## SCÈNE XII

RENÉE, MAXIME.

MAXIME.

Renée, es-tu là?... (Il remonte et cherche.) Elle se sera attardée comme toujours, dans cette serre, où elle se fait du mal... Réponds-moi, Renée ! (Il redescend, il l'aperçoit sur la chaise longue.) Qu'est-ce donc ? Mon Dieu ! c'est elle!... Tombée là, évanouie!... De grâce, parle-moi ! Un mot, pour me rassurer !

RENÉE, sortant de son évanouissement, éclatant en larmes.  
Ah! que je souffre, ah! que je souffre!

MAXIME.

C'est moi, Renée. Je suis près de toi.

RENÉE.

Oui, oui, c'est toi, je te sens... (Étranglée par les sanglots.)  
C'est toi! c'est toi!

MAXIME.

Il ne faut pas rester ici, l'odeur de ces plantes te rend folle.

RENÉE, le serrant contre elle.

Non, laisse! nous sommes bien, et que le vertige nous prenne!... Mais, vois-tu, je ne pouvais plus, je ne pouvais plus!

MAXIME.

Qu'avais-tu donc, ce soir? Pourquoi me forcer à aimer Ellen?... Je la connaissais mal, et elle a été si charmante...

RENÉE, violemment.

Elle n'est plus là, n'est-ce pas? tu l'as mise à la porte... Jure que tu ne la reverras jamais, jamais!... Mon Dieu! j'ai cru que je pourrais, et je ne peux pas, je ne peux pas!... (Dans un long sanglot.) Je t'aime!

## ACTE QUATRIÈME

---

*Le boudoir de Renée. Un petit salon très luxueux. On y sent la femme frileuse, détraquée et de goût délicat. Au fond, la cheminée et la porte d'entrée. A droite, la porte de la chambre à coucher. A gauche : au premier plan, une porte ; au second, une fenêtre. Une petite table. Une chaise longue. Des sièges.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

M<sup>lle</sup> CHUIN, ADÈLE.

ADÈLE, agenouillée devant la cheminée, allumant du feu.

Je vous disais bien, cette nuit, que vous aviez tort de ne pas me garder avec vous... Alors, elle a été très malade ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Très malade.

ADÈLE.

Il était deux heures quand je suis montée me coucher... Et ça l'a tenue jusqu'à ce matin ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Elle s'est un peu calmée à l'aube... Voyons, Adèle, dépêchez-vous d'allumer ce feu. Elle se lève, elle a froid.

ADÈLE.

Froid au mois de septembre ! Ah bien ! en voilà un sang glacé !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Maintenant, poussez la chaise longue devant la cheminée. Je vais lui dire que tout est prêt. Elle a voulu s'habiller à la lumière. Les rideaux ne sont pas même encore ouverts, dans sa chambre.

## SCÈNE II

LES MÊMES, RENÉE.

RENÉE, entrant en peignoir blanc, les cheveux défaits, très pâle.

Oh ! ce grand jour ! (Elle se couvre la face de ses mains. Un silence. A voix plus basse, avec un frisson.) Il me fait peur.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Voulez-vous qu'on ferme, Renée ?

RENÉE.

Non, il faut bien que j'aie le courage de le revoir... Il est si clair qu'il me pénètre... (Allant à la fenêtre.) Le ciel est donc beau, aujourd'hui ?

ADÈLE.

Un soleil superbe, madame.

RENÉE.

Du soleil, quelle tristesse ! C'est toujours ainsi, un beau soleil, quand on souffre... Ah ! que ne fait-il un temps de novembre, un temps sale et noir de pluie !

M<sup>lle</sup> CHUIN, à demi-voix.

Taisez-vous, mon enfant... (Haut.) Adèle, vous pouvez nous laisser... Si madame avait besoin de quelque chose, elle sonnerait.



RENÉE.

ADÈLE.

Bien, mademoiselle. (Elle sort par le fond.)

## SCÈNE III

RENÉE, M<sup>lle</sup> CHUIN.

RENÉE, à elle-même.

En entrant, il m'a semblé que ce grand jour me déshabillait et m'éclairait devant tous, avec cette tache... Oh ! que j'ai froid !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Soyez prudente, ma chère, surveillez vos paroles.

RENÉE, la regardant fixement.

J'ai eu le délire ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Oui.

RENÉE.

J'ai parlé ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Oui.

RENÉE.

Et l'on a entendu ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Moi... Aux premiers mots, j'ai renvoyé Adèle... Moi seule, Renée.

RENÉE, tombant écrasée sur la chaise longue.

Mon Dieu !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Ne vous inquiétez pas. Il vaut mieux que je sache tout.

RENÉE.

C'est infâme... J'avais le mépris de l'homme. Je ne

connaissais de lui que la violence; et, pendant dix années, je l'ai repoussé avec horreur, protégé par l'affreux souvenir... Puis, brusquement, je tombe dans ce crime.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Ma chère, vous avez tant d'excuses!

RENÉE.

Lui! presque mon fils!... (Se relevant.) Et c'était fini pourtant, je venais de le marier. Oui, j'avais eu cette force... Ensuite, je ne me souviens plus, j'ai été foudroyée. Quelque chose de terrible nous a pris tous les deux et nous a emportés... Ah! misérable! (Elle est retombée sur une chaise, à droite.)

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Calmez-vous à la fin! Que vais-je devenir, moi, si vous perdez ainsi la tête? Tout arrive et tout s'arrange dans la vie... Nous irons à la campagne, cela vous fera du bien. Vous savez que j'ai acheté une maison, à Viroflay, pour m'y retirer. Quand je dis achetée, je ne l'ai pas encore payée, hélas! Il me faudrait une dizaine de mille francs... Si vous voulez, nous irons demain à Viroflay.

RENÉE, qui ne l'a pas écoutée, à elle-même.

Ah! misérable, ah! misérable!

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Nous irons, c'est chose entendue... Je vous savais gênée d'argent et j'hésitais à vous quitter. Mais on m'a appris que vous vendiez vos terrains; alors, j'ai pensé... Enfin, vous me direz si la maison vous plaît.

RENÉE.

Oui, tout ce que vous voudrez... (Se relevant, à demi-voix.) Et je n'ai pas le courage d'en finir!

M<sup>lle</sup> CHUIN.

En finir! mais pourquoi?... Vivez donc heureuse! On a tant de misère. Vous n'ignorez pas combien je vous suis

dévouée, personne au monde ne saura rien... Puisque votre mari est un simple camarade pour vous, puisqu'il n'entre même jamais dans votre appartement... (Adèle paraît à la porte du fond.) Qu'est-ce donc ?

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE.

Pardon, c'est monsieur.

RENÉE, frémissante.

Lui !

M<sup>lle</sup> CHUIN, à Adèle.

Allez, dites à monsieur que je vais demander à madame si elle peut le recevoir. (Adèle sort.)

## SCÈNE V

RENÉE, M<sup>lle</sup> CHUIN.

RENÉE.

Lui, grand Dieu !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Soyez donc calme ! Parbleu ! il ne sait rien. Il doit venir pour quelque affaire... Rappelez-vous.

RENÉE.

Non, j'ai oublié. Ma tête est vide... Attendez, il était question d'une signature ; oui, pour cette vente, c'était convenu. Mais il me semblait qu'il y avait déjà des années.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Vous voyez bien... Tâchez d'avoir une figure naturelle.

RENÉE.

Je ne veux pas, je ne peux pas le recevoir !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Renée, je vous en prie, ayez un peu de raison et de courage. Il ne faut point au contraire lui refuser votre porte.

RENÉE.

Et il me trouvera ainsi, dans cette fièvre, avec ce peignoir à peine attaché !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Je vais lui dire que vous êtes souffrante... Terminez donc tout de suite cette affaire, puisque vous avez besoin d'argent. (Elle sort.)

RENÉE.

Une minute, une minute encore... (Debout devant la glace.) Aurai-je le temps de relever mes cheveux ? Ils lui diraient tout, ils ont le désordre et l'impudeur de ce que j'ai fait. (Elle relève et noue ses cheveux.)

## SCÈNE VI

SACCARD, RENÉE.

SACCARD.

Que m'apprend-on, chère amie ? Vous avez passé une nuit mauvaise. Mais cela devient inquiétant. Je vous en prie, soignez-vous.

RENÉE.

Merci, un peu d'insomnie, rien de plus.

SACCARD, la regardant.

Vous êtes toute pâle. Vos yeux ont un éclat de fièvre. (Il lui prend la main.) Votre main brûle.

RENÉE, retirant sa main avec un frisson.

Non, laissez, ça ne vaut pas la peine... Vous venez pour cette affaire, n'est-ce pas ?

RENÉE.

SACCARD.

Je viens avant tout pour prendre de vos nouvelles. Vous souffrez, je ne vais certainement pas vous casser la tête, avec mes chiffres. Nous parlerons de ces choses, un autre matin... (Elle s'assoit sur la chaise longue; lui, reste debout, le dos à la cheminée.) Renée, vous doutez trop de l'affection que j'ai pour vous. Après dix ans de vie côte à côte, nous devrions être au moins de bons amis. Et vous voilà malade, sans qu'on me prévienne seulement. Si cette affaire ne m'avait pas amené, je n'aurais rien su.

RENÉE.

En vérité, pour un malaise, il serait ridicule de vous déranger.

SACCARD.

Me déranger! Mais je suis tout à vous. Je ne viens pas vous voir ici, parce que j'ai peur d'être importun. Puis, j'ai eu, dans les commencements, de terribles tracasseries... Aujourd'hui, Renée, je m'appartiens, j'ai fait cette haute fortune que je rêvais, et chaque jour, quand je pense à vous, je me demande...

RENÉE, l'interrompant.

Je connais votre amitié pour moi... Si nous terminions notre affaire ?

SACCARD, s'asseyant près d'elle.

Non, vraiment, vous ne me croyez pas aussi bon homme que je le suis. Pourquoi ne causerions-nous pas quelquefois, comme nous le faisons en ce moment, les pieds sur les chenêts? Nous nous entendrions très bien ensemble, j'en suis sûr. Nous nous donnerions des conseils. Vous verriez peut-être qu'après tout je n'ai pas un pavé dans la poitrine, et moi, je serais heureux de rendre un hommage à votre beauté, oh! le plus discret que vous exigeriez.

RENÉE.

Je vous en prie... C'est simplement un acte à signer, n'est-ce pas ?

SACCARD.

Un acte à signer, pas davantage... (Rapprochant sa chaise.) Nous n'avons pas d'intimité, je ne vous vois jamais que dans la cérémonie de vos toilettes, et vous êtes si adorable ainsi, dans cet abandon, avec vos cheveux à peine noués... (Il veut lui prendre la main.)

RENÉE, se levant brusquement.

Cet acte, donnez-moi donc cet acte ! (Un silence.)

SACCARD, se levant à son tour.

Vous le voulez absolument ? Voici l'acte de vente... (Il le tire de sa poche et le lui remet.) Vous le lirez, vous le signerez à loisir.

RENÉE.

A quel prix avez-vous trouvé acquéreur pour ces terrains ?

SACCARD.

A cent cinquante mille francs seulement. C'est peu, mais comme j'ai cru deviner que vous étiez pressée...

RENÉE.

Les terrains valent au moins le double. Enfin, puisqu'il faut être volée !... Et qui achète ?

SACCARD.

Larsonneau, que vous connaissez... Je l'avais justement invité à dîner, hier, pour en finir. Je crois qu'il a derrière lui un industriel, qui veut établir là-bas une fabrique... Vous ferez toucher chez lui, ou il vous apportera l'argent, à votre choix.

RENÉE.

Vous le prierez de me l'apporter... Je vous remercie

mille fois de votre obligeance, dans tout ceci. (Elle se dirige vers la porte de sa chambre.)

SACCARD, après un silence, la rappelant.

Renée, si vous me demandiez conseil, je vous empêcherais de conclure cette affaire.

RENÉE, revenant.

Pourquoi donc ?

SACCARD.

Parce qu'on vous vole, comme vous l'avez senti... Tenez ! voulez-vous que nous jetions cet acte au feu ?

RENÉE.

Non, laissez. Je ne puis faire autrement.

SACCARD.

Ah ! vous manquez de confiance. J'attendais votre confession, je sais vos embarras depuis longtemps. Oui, vous avez cent quatre-vingt mille francs de dettes, et là-dessus vous en devez surtout soixante-dix mille à votre couturier, qui vous tracasse. Il y a trois jours, il vous menaçait d'un procès, d'un éclat.

RENÉE.

J'ai une fortune personnelle, je le payerai... Quels reproches avez-vous à m'adresser ?

SACCARD.

Des reproches ! moi, grand Dieu ! mais je veux que vous dépensiez plus encore ! Il n'y a rien de trop beau, rien de trop riche pour vous. Paris doit être à vos pieds. Ce sont des millions qu'il faut à votre beauté, ma chère... Et voilà pourquoi ces cent cinquante mille francs me semblent odieux. Ils ne vous acquitteront seulement pas.

RENÉE.

Sans doute, mais où voulez-vous que je frappe ?

SACCARD, après un silence.

Et moi?... Ne suis-je pas votre mari?

RENÉE.

Vous!

SACCARD.

Dites un mot, un seul... (Un silence; puis, ardemment, à demi-voix.) Renée! oh! Renée, je vous aime!

RENÉE, reculant.

Non! non!

SACCARD.

Je vous aime, Renée, je vous aime... Cela est venu, je ne sais comment, tout d'un coup. Oh! j'ai lutté, je me rappelais notre premier entretien, je trouvais cela indigne de moi... Mais, aujourd'hui, je souffre trop, il faut que je vous dise...

RENÉE.

Rien, je vous en supplie! (Elle tombe assise, près de la table, à droite.)

SACCARD.

Il n'y a plus ici d'homme fort, il n'y a plus qu'un homme qui pleure... C'est l'effondrement de mes croyances. Je mettais toute ma foi dans la force, et me voici devant vous, devant une femme, aussi faible, aussi désarmé qu'un enfant... Pourtant, la situation que j'ai voulue est conquise. Vous savez d'où je suis parti, ce que j'ai dû accepter, ce qu'il m'a fallu vaincre. Eh bien! à cette heure, vous ne m'aimez pas, et cela suffit à détruire mon triomphe... Je n'entends plus l'or qui sonne dans mes bureaux, j'oublie ce peuple qui s'écrase à ma porte, je refuse le pouvoir qu'il me restait à ambitionner... Oui, j'ai tout, et rien ne compte plus, si je ne vous ai point, vous que je dédaignais. La force n'est pas. C'est vous, Renée, c'est vous seule qui existez, qui importez dans le monde!



RENÉE, se levant et passant à gauche.

Ne me touchez pas, il est trop tard !

SACCARD, la suivant.

Tout ce que je fais maintenant, je le fais pour vous... Longtemps, c'est vrai, vous n'avez pas compté, je travaillais pour la satisfaction de mon orgueil. Puis, vous êtes devenue l'unique but de mon effort. J'ai espéré que je vous fléchirais, le jour où je mettrais à vos pieds ma puissance... Dites, ne croyez-vous pas que je vous ai enfin gagnée ? Ne me méprisez plus, Renée, je vous en conjure !

RENÉE.

Je n'en ai pas le droit, il est trop tard !

SACCARD.

Et, si vous trouvez que je n'ai pas fait un effort assez grand, que je dois monter plus haut, eh bien ! dites-le, et attendez. Je monterai plus haut, je serai ce qu'il vous plaira que je sois. Oui, je vous promets de si grandes choses, que je saurai bien vous toucher... Ne me désespérez pas, ne dites pas jamais ! (Il tombe à genoux.)

RENÉE.

Jamais ! il est trop tard !... Retirez-vous, par pitié ! (Un silence. Saccard se relève, se dirige vers la porte ; puis, il s'arrête et revient.)

SACCARD.

Si je voulais pourtant !

RENÉE, effrayée.

Laissez-moi.

SACCARD.

Tu n'as donc pas de cœur, pour ne pas comprendre, quand je me traîne ainsi à tes genoux !... Et c'est toi qui me résistes, lorsque tout le monde m'obéit ! Je peux tout et je ne pourrai t'avoir, moi dont les désirs sont des or-

dres. Je n'ai plus qu'un désir, à présent, et ce désir ne sera jamais contenté, parce que tu te refuses, toi si faible!

RENÉE.

Vous me faites peur. Allez-vous-en !

SACCARD.

Non, tu es ma femme, je te veux, c'est mon droit. (Il la prend violemment dans ses bras.)

RENÉE, se débattant.

Vous me torturez, mon Dieu !... Si vous pouviez comprendre ! je n'ai plus de mépris, tout ce que vous me dites me bouleverse. Vous m'aimez, vous êtes fort, vous êtes bon... Mais c'est impossible, je vous jure que c'est impossible !

SACCARD.

Pourquoi?... Rien qu'un baiser ! (Il la baise sur les cheveux.)

RENÉE, affolée, se dégageant.

Non, non, pas à cette place ! C'est un crime !... (Elle court à la fenêtre.) Je vous jure que je me tue devant vous !... Ah ! misérables que nous sommes ! Non, jamais, jamais !  
(A ses cris, M<sup>lle</sup> Chuin entre par le fond.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> CHUIN.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Je croyais que vous appeliez, Renée... Est-ce que vous êtes plus souffrante ?

RENÉE.

Oui, ce feu m'étouffe, maintenant.

RENÉE.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Attendez, je vais ouvrir la fenêtre. (Elle entr'ouvre la fenêtre.  
Un silence.)

SACCARD.

Eh bien ! Renée, c'est convenu. Lisez tranquillement cet acte, signez-le, et je reviendrai le chercher dans un instant ; de sorte que, si vous aviez quelque explication à me demander, je vous la donnerais... A tout à l'heure ! (Il sort.)

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Excusez-moi... Je suis accourue à vos cris.

RENÉE.

Vous avez bien fait. Merci, ma bonne Chuin.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Et puis, j'avais peur.

RENÉE.

Peur ! pourquoi ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

C'est que...

RENÉE.

Parlez donc !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

C'est que Maxime est là, dans votre chambre.

RENÉE.

Maxime à présent !

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Oui, il vous supplie de le recevoir. Songez qu'il serait prudent de vous concerter. Je veillerai... Le voici. (Elle sort par le fond.)

## SCÈNE VIII

MAXIME, RENÉE.

RENÉE.

Va-t'en, oh ! va-t'en, par pitié !

MAXIME.

Tu étais avec mon père ?

RENÉE.

Ne me demande rien. Va-t'en !

MAXIME.

Écoute-moi seulement, je n'approcherai pas... Renée, je voulais te voir. On te disait souffrante, et je te connais, j'ai redouté quelque malheur... Renée, je le jure, nous ne sommes pas coupables.

RENÉE.

Oui, cela devait arriver... Je me souviens. Nous n'avions rien de secret, je te questionnais sur tes escapades de garçon, et tu savais tout de moi. Puis, sont venues nos lassitudes, nos dégoûts de ce déjà vu, de ce déjà senti, qui emplissait nos journées. Nous souhaitions autre chose.

MAXIME.

Pourtant, je puis le dire, dans le trouble que tu me causais, dans cette lente possession pleine de charme et de malaise, jamais je n'avais songé...

RENÉE.

J'y avais songé, moi.

MAXIME.

Tu m'aimais !

RENÉE.

Je ne sais pas... J'aurais tué cette jeune fille qui voulait t'épouser.

RENÉE.

MAXIME, après un silence.

Et, maintenant, Renée, je t'aime.

RENÉE.

Ne dis pas cela. Notre faute n'est qu'une surprise, l'abandon d'une minute.

MAXIME.

Je t'aime, Renée.

RENÉE.

Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre... M'aimes-tu réellement ? Crois-tu devoir me dire ces choses?... Tu n'as jamais été qu'un enfant, tu ne pourrais seulement porter un pareil amour.

MAXIME.

Mets-moi à l'épreuve. Que dois-je faire ?

RENÉE.

Épouse Ellen, je l'exige... Moi, je m'en irai.

MAXIME.

Est-ce possible à présent, ce que tu me demandes là?... Tu m'aimes et tu te débats pour m'empêcher de t'aimer. C'est toi qui es faible.

RENÉE, reculant.

Non, non, n'approche pas !

MAXIME.

Pourquoi me repousses-tu ? Ne m'as-tu pas répété vingt fois que tu étais libre ?

RENÉE, violemment.

Écoute... Ton père sort d'ici.

MAXIME.

Eh bien ?

RENÉE.

Il paraît qu'il m'aime, comprends-tu cela!... Oui, il

venait me parler d'affaires, et il s'est mis à genoux, et il m'a dit, je ne sais plus quoi : que l'amour était le plus fort, qu'il me voulait, qu'il ferait des prodiges pour m'avoir ; enfin, des choses qui tombaient sur mon crâne, comme des coups de marteau... Tu ne le reconnais plus, n'est-ce pas ?

MAXIME.

Non.

RENÉE.

Tout est fini. Entre lui et toi, je perdrais la tête, car je n'ai pas l'équilibre de ces femmes qui acceptent tout... Et puis, il m'a touchée avec ses larmes, ce spéculateur qui s'humiliait, qui mettait à mes pieds ses dix années d'orgueil et de travail, en me disant que rien ne comptait plus, que seule j'existais pour lui.

MAXIME.

Tu l'aimes peut-être ?

RENÉE.

C'est cela, prends un couteau et va le tuer... Tu le vois, la vie est impossible.

MAXIME.

Eh bien, adieu !

RENÉE.

Tu épouseras cette jeune fille ?

MAXIME.

Oui, j'étais décidé hier... Elle est brave et gaie, elle me sauvera de moi-même.

RENÉE.

Moi, je partirai... Mon père payera mes dettes... (Elle prend l'acte sur la table.) Je n'ai qu'à mettre là ma signature. Les cent cinquante mille francs de ce Larsonneau me suffiront pour quitter Paris et vivre inconnue.

RENÉE.

MAXIME.

Mais c'est mon père qui achète tes terrains.

RENÉE.

Comment ?

MAXIME.

Larsonneau n'est que son prête-nom, dans ces sortes d'affaires : ne le sais-tu pas ? Je les ai entendus, l'autre jour, qui arrangeaient cela... Il paraît qu'on prévoit une expropriation. Les terrains quintupleront de valeur avant deux ans.

RENÉE.

Hein ? que dis-tu ? répète pour que je comprenne !... Alors, ton père me vole ?

MAXIME.

Oh ! il peut t'aimer et te prendre ta fortune. Il m'aime bien, moi, et il me marie, pour avoir des mines d'argent, en Suède.

RENÉE.

Mais, là, tout à l'heure, il aurait donc joué une comédie ? Il ne se serait jeté à mes genoux que pour avoir ma signature?... Non, pourtant, il m'a prévenue qu'on me volait, il m'a offert de payer lui-même mes dettes... Ah ! tu as raison, Maxime. Il m'aime, mais il m'aime à sa manière. Un caprice, après dix ans, parce qu'il aura vu mes épaules dans un bal... Il m'achetait, entends-tu ! il m'achetait, comme une fille !

MAXIME, se dirigeant vers la porte.

Adieu, Renée.

RENÉE, violemment.

Reste !... Ah bien ! pourquoi aurions-nous des remords, maintenant ? Tu ne voyais donc pas que j'étais comme une folle, à l'idée de rompre. Que deviendrais-je, moi, si tu te mariais ?

MAXIME.

Sois prudente, on pourrait t'entendre.

RENÉE.

Eh ! qu'importe ?... Est-ce qu'on se gêne ? Vois, ton père ne se gêne guère. Il aime l'argent, et il en prend où il en trouve.

MAXIME.

Je t'assure qu'on va venir.

RENÉE.

Et puis, est-ce que, dans notre monde, partout, nous ne coudoyons pas des misérables comme moi, qui ont des millions sur leur chair et qu'on adore ?... Tu connais bien le négoce de madame de Lauwereins, cette femme honnête qui vend ses amies, afin de ne pas avoir le dégoût de se vendre elle-même... Et madame Haffner, qui court les ateliers de peintre, ainsi qu'une gueuse, sous prétexte de charité !... Et madame de Lignerolles, cette bohémienne, ramassée sur un chemin, lâchée dans nos salons comme une louve... Et toutes, toutes, celles dont les amants payent le luxe, celles qui payent les dettes de leurs amants... Moi seule étais une sotte. Mais me voilà guérie. Je suis des vôtres, puisque tout le veut, cette maison, cette ville, et les gens, et les choses... Reste, Maxime !

## SCÈNE IX

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> CHUIN.M<sup>lle</sup> CHUIN.

Renée, votre mari... Il revient pour ce papier.

RENÉE.

Dites que je refuse de le recevoir.



RENÉE.

MAXIME.

Mais n'as-tu pas une réponse à lui donner ?

RENÉE.

C'est vrai, et je veux en finir... Eh bien ! laisse-nous donc, cela vaut mieux. Passe de ce côté... (Elle l'a conduit à la porte de gauche.) A ce soir, Maxime ! (Il sort.)

## SCÈNE X

RENÉE, M<sup>lle</sup> CHUIN.M<sup>lle</sup> CHUIN, qui a pris l'acte sur la table.

Vous n'avez donc pas signé ?

RENÉE.

Non.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Vous ne signerez pas ?

RENÉE.

Non.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Mais vous êtes sans argent. Comment payerez-vous ?... Et moi qui comptais sur votre bonté, que vais-je devenir ?

RENÉE.

Je ne veux pas être volée... Tenez ! dites cela à mon mari. C'est ma réponse, je préfère ne pas le voir.

## SCÈNE XI

M<sup>lle</sup> CHUIN, SACCARD.

SACCARD, entrant.

Renée... (Renée disparaît dans sa chambre et en referme la porte.) Elle pousse le verrou... (A M<sup>lle</sup> Chuin.) Qu'y a-t-il?... A-t-elle signé ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Non, elle refuse.

SACCARD.

Elle était décidée... Quelqu'un est venu ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Personne.

SACCARD.

Regardez-moi... Elle a un amant ?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Je vous jure...

SACCARD.

Vous aviez promis de tout me dire. Elle vous achète donc, que vous gardez le silence ? Ne protestez pas, nous nous connaissons... Voyons, je double la somme. Je paye cette maison dont vous m'avez parlé... Elle a un amant ?

M<sup>lle</sup> CHUIN, après une hésitation.

Oui.

SACCARD, avec violence.

J'aurais mieux fait de vous chasser, car c'est vous qui devez l'avoir vendue à cet homme, comme vous me l'avez vendue à moi-même.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Ah ! c'est ainsi, c'est sur moi que ça tombe ! Eh bien ! monsieur, quand il vous plaira. Je vous les ferai surprendre. Donnant, donnant, vous pouvez préparer les fonds... J'en ai assez, de vos vilénies ! J'ai besoin d'aller respirer à la campagne. (Elle sort.)

## SCÈNE XII

SACCARD, SEUL.

Allons, c'est un écroulement, ma vie est manquée. J'ai tout conquis, et Renée seule se refuse, Renée a un amant...  
Je tuerai cet homme.

## ACTE CINQUIÈME

---

*Un petit salon très riche, ouvrant par une large baie sur la serre. De hautes portières de tapisseries ferment cette baie. A gauche, une porte donnant dans l'appartement de Renée. A droite, une porte conduisant au grand salon. Un petit secrétaire. Un canapé. Des sièges.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

RENÉE, BÉRAUD, LARSONNEAU, puis MAXIME.

*(Au lever du rideau, les portières sont relevées, la serre est pleine d'invités, qui passent lentement entre les verdures. On danse dans le grand salon, dont la porte est ouverte ; l'orchestre joue les dernières mesures d'un quadrille. Une fin de bal très éclatante. — Larsonneau, debout, cause avec une dame. Renée entre, au bras de son père.)*

BÉRAUD.

Je t'ai attendue dimanche. Pourquoi n'es-tu pas venue ?

RENÉE.

Je n'ai pas pu, mon père.

BÉRAUD.

Les journaux annonçaient cette fête, comme un de ces bals publics, où tout Paris entre. J'ai voulu te voir, et, en arrivant, je t'ai aperçue sur une estrade, les épaules nues, jouant une farce.

RENÉE.

RENÉE.

De plus grandes dames l'ont jouée avant moi. C'est la mode.

BÉRAUD.

J'ai à te parler, Renée... Tu viendras demain.

RENÉE, hésitant.

Demain, demain...

BÉRAUD.

Je le désire.

RENÉE.

Eh bien ! à demain, mon père... (Elle le quitte. A part.) Demain est loin ! Où serai-je, demain ? (Elle s'assoit sur le canapé. Larsonneau s'approche d'elle.)

MAXIME, qui vient d'entrer, à Béraud.

Mon père est très touché de l'honneur que vous nous faites, ce soir.

BÉRAUD.

Je sors si peu... On m'a parlé d'un mariage pour vous. (Montrant Ellen qui passe dans la serre, en compagnie d'une dame.) N'est-ce point avec cette jeune fille ?

MAXIME, gêné.

En effet. Mais rien n'est terminé... Ce mariage ne se fera sans doute pas. (Ils continuent de causer.)

LARSONNEAU, à Renée.

Alors, madame, vous n'êtes pas encore décidée à signer ?

RENÉE.

Non.

LARSONNEAU.

J'avais apporté l'argent, et j'ai sur moi l'acte, que vous m'avez renvoyé. Si vous changiez d'avis, madame, vous n'auriez qu'à faire un signe. (Il la salue et remonte dans la serre. Béraud est rentré dans le salon, Maxime va le suivre, lorsque Renée, restée seule, l'appelle.)

## SCÈNE II

RENÉE, MAXIME.

RENÉE.

Maxime !... Assieds-toi là.

MAXIME.

On va nous voir, on va nous entendre.

RENÉE.

Je puis bien causer avec toi peut-être !... (Maxime s'assoit près d'elle. L'orchestre joue une valse, au lointain. Pendant toute la scène, des invités passent dans la serre.) Écoute, il faut que cela finisse. Je souffre trop.

MAXIME.

Je souffre autant que toi.

RENÉE.

Ce n'est plus une vie : toujours trembler, toujours feindre ; et cette lutte que je soutiens contre cet homme, qui me veut, maintenant !... La nuit dernière, un meuble a craqué dans ma chambre : j'ai cru qu'il s'y était caché, j'ai regardé partout. Il peut le faire, il est le maître... Ah ! tiens ! c'est cette idée qui me donne la continuelle fièvre dont je brûle !

MAXIME, jetant un regard vers la serre.

Tais-toi, je t'en supplie !... Nous avons voulu ces choses, il faut les accepter.

RENÉE.

Nous avons voulu être heureux. Pourquoi ne le sommes-nous pas ? Nous nous dévorons, nous nous gâtons la vie.

MAXIME.

C'est vrai.

RENÉE.

RENÉE.

Ah ! tu as assez de moi, je le sens bien. Je t'inquiète, tu voudrais retourner en arrière... Moi, qui t'aime à en mourir, j'agonise de cet amour, comme d'un mal abominable... Nous sommes lâches, vois-tu ?

MAXIME.

Tu veux dire que nous sommes punis.

RENÉE.

Punis d'être lâches, si tu veux... Est-ce que nous devrions nous occuper des autres?... Tout à l'heure, quand je jouais cette comédie avec toi, j'ai eu l'envie de m'approcher, de te baiser sur les yeux. C'était, malgré moi, une envie ardente, devant toutes ces faces pâles, tendues vers nous. (Elle s'approche, comme attirée.)

MAXIME, se levant, bas.

Non, non ! deviens-tu folle?... Voilà du monde qui passe. Parle haut, je t'en prie... (Élevant la voix lui-même.) Mais, ma chère, ton jeu de scène n'était pas nature. La comtesse n'a pas de ces fureurs... (Bas.) Parle donc, déroute-les.

RENÉE.

A quoi bon tout ça ? Je ne peux plus, j'en ai assez... (Elle se lève.) Nous partirons.

MAXIME.

Partir, partir ensemble... Et ce Paris qui saura tout ! et ce scandale effroyable !

RENÉE.

Préfères-tu rester et que je meure ?

MAXIME.

Quand partirons-nous ?

RENÉE.

Bientôt.

Où irons-nous ?

MAXIME.

RENÉE.

Très loin.

MAXIME.

Et de l'argent ?

RENÉE.

Nous en aurons... (Gagnée par les larmes.) Si tu savais l'effort que je fais, en ce moment, pour ne pas pleurer !

(Saccard paraît dans la serre.)

MAXIME.

Voici mon père. Au nom du ciel, tâche de sourire.

RENÉE.

Non, j'ai la gorge pleine de sanglots. Tu ne m'aimes plus, qu'importe le reste !

MAXIME.

Tu ne peux nous perdre ainsi, par bravade. Oh ! de grâce, prends un air gai, dis quelque chose.

RENÉE, après un silence, haut.

Mais, puisque la comtesse l'aime, mon cher, elle saute à son cou, c'est bien simple. Tu ne sentiras jamais la passion... (Baissant la voix.) Nous partirons, entends-tu ! (Elle rentre dans le salon, pendant que Saccard descend. La musique cesse.)

### SCÈNE III

MAXIME, SACCARD.

SACCARD.

Qu'a-t-elle encore ? Elle pleurait.

MAXIME.

Non... Nous discussions, à propos de cette pièce.



RENÉE.

SACCARD.

Je te cherchais, j'ai besoin d'une certitude, ce soir même... Elle te dit tout, à toi. Tu dois savoir... (Le regardant fixement.) Elle a un amant ?

MAXIME.

Mon père...

SACCARD.

Eh ! parle ! nous sommes dans une situation à tout nous dire... Tu n'es plus mon fils, tu es mon camarade. Je souffre, tu le vois... Dis-moi ce que tu sais.

MAXIME.

Je ne sais rien, je t'assure.

SACCARD.

Pourquoi mens-tu ?... Je sens que tu mens ; oui, à ta figure, à ton embarras... As-tu peur de la vendre ? Mais vous n'avez pas de liens communs, et moi, je suis ton père. Tu ne peux me laisser dans ce doute horrible... (Sortant de sa poche un pistolet, qu'il y remet tout de suite.) Tiens ! ce soir, j'ai pris cette arme. Parle, tu éviteras peut-être un malheur.

MAXIME.

Attends au moins... Ces salons sont encore pleins de monde.

SACCARD.

Non, tous ces gens se retirent, nous allons être seuls... Ah ! quelle soirée ! Être monté si haut et souffrir à ce point ! Cela t'étonne, n'est-ce pas ? Que veux-tu ? je suis stupide comme les autres, je l'aime !... Allons, réponds-moi, qu'y a-t-il ?

MAXIME.

Mais je ne sais rien, je ne sais rien !

SACCARD.

Vous êtes toujours dans les coins, à chuchoter ensemble ; vous partez pour des après-midi entières, vous vivez en compagnons ; et tu me parais sombre depuis quelque temps, inquiet et gêné devant moi, comme si tu gardais un secret trop lourd... Dis-moi tout, Maxime.

MAXIME.

Puisque je ne sais rien, rien, rien, mon Dieu !

SACCARD.

C'est bon, elle a un amant... Et, si tu refuses de parler, c'est que tu connais cet homme. Quelqu'un de notre monde sans doute, quelqu'un qui est ici, n'est-ce pas?... Conseille à Renée de le bien cacher ; car, si elle le laisse surprendre, je le tuerai comme un chien.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ELLEN.

ELLEN, entrant.

Adieu !

SACCARD.

Vous partez ?

ELLEN.

Oui, mon oncle est là, dans le salon, qui prend congé de madame Saccard.

SACCARD.

Je veux lui serrer la main. (Il sort.)

## SCÈNE V

MAXIME, ELLEN.

ELLEN, s'approchant de Maxime.

A lieu, monsieur Maxime... Mais comme vous êtes pâle ! Ah ! si vous me permettiez de vous gronder, de vous dire ce que vous devriez faire !

MAXIME.

Que devrais-je faire ? dites !

ELLEN.

Je m' imagine que vous avez besoin de quitter Paris. Je vous rencontre tous les soirs, partout, de dix heures à deux heures, fourré dans les jupes, sous l'étouffement des fleurs et du gaz. Moi, je suis bien condamnée à cette asphyxie, puisque je suis une femme. Mais, pour un homme, ce n'est pas sain... Il est fâcheux que vous n'aimiez pas la chasse.

MAXIME.

Oh ! j'aimerais tout, pour avoir une seule journée de calme.

ELLEN.

On part le matin, on galope à cheval jusqu'au soir... Dame ! cela vous casserait un peu, les premiers jours. Vous n'auriez plus cet air délicat de statuette de Saxe, qui fait tourner les têtes. Mais on finirait par vous aimer davantage... Et comme c'est bon d'avoir du vent plein la poitrine, de filer sous les arbres, toujours devant soi, avec la certitude qu'on a le cœur solide et sans reproches !

MAXIME.

Oui, oui !

ELLEN.

Puis, on est si tranquille, à la campagne! Aucun bruit, pas une fièvre. Les journées coulent, on se laisse vivre. Une promenade, une lecture, une rêverie, et la soirée arrive, ces soirées si douces dans la nuit qui tombe, ces soirées si courtes qui vous endorment à dix heures d'un sommeil d'enfant.

MAXIME.

Oui, oui!... Ah! tout ce que vous me dites m'ouvre le cœur. Et puisque vous savez où l'on est heureux...

ELLEN.

Mais on est heureux partout, quand on veut l'être.

MAXIME.

C'est que vous avez la force de vouloir, vous; tandis que moi, j'hésite toujours... Eh bien! puisque vous avez consenti l'autre soir, je me donne à vous, mais tout de suite, car si vous m'abandonnez une heure, je me laisserai reprendre.

ELLEN, riant.

Tout de suite, c'est trop tôt. Vous attendrez bien à demain... Comme vous êtes singulier! Vous ne me parlez pas de la soirée, et voici, maintenant, qu'il faudrait bâcler les choses en deux minutes!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, SACCARD, puis RENÉE.

SACCARD, sur le seuil du salon, à Ellen.

Votre oncle vous attend.

MAXIME.

Mon père, il faudrait fixer une date pour notre mariage.

RENÉE.

SACCARD.

Ah !... Très volontiers.

MAXIME.

La plus rapprochée possible.

SACCARD.

Je vais en causer avec le baron. Deux mots suffiront...  
 (A Ellen.) Je suis bien heureux, mademoiselle. Voilà un  
 gaillard qui m'inquiétait et que je vous recommande.  
 (Renée paraît dans la serre.)

ELLEN, riant.

N'ayez pas peur, nous en ferons quelque chose. (Ils en-  
 trent dans le salon.)

## SCÈNE VII

RENÉE, MAXIME, puis LARSONNEAU.

RENÉE, descendant et arrêtant Maxime.

De quoi causiez-vous donc ensemble ?

MAXIME.

Prends garde !... Mon père sait tout.

RENÉE.

Quoi, tout ?

MAXIME.

Il m'a questionné, il sait que tu as un amant.

RENÉE.

Ah ! il sait cela. Eh bien ! ça m'arrange. Je vais en finir  
 tout de suite... (Arrêtant Maxime.) Non, attends, j'ai à te par-  
 ler... Justement, voici monsieur Larsonneau.

LARSONNEAU, entrant.

Madame, je viens prendre congé... (A ce moment, un valet  
 ferme les portières du fond.)

RENÉE.

Monsieur Larsonneau, j'avais peur que vous ne fussiez parti... N'avez-vous pas cet acte sur vous ?

LARSONNEAU.

Si, madame.

RENÉE.

Donnez-le moi.

LARSONNEAU, lui remettant l'acte.

Vous vous décidez ?

RENÉE.

Oui. (Elle signe l'acte sur le tablier du petit secrétaire.)

LARSONNEAU.

L'argent est toujours cher, lorsqu'on en a besoin... Voici, madame, les cent cinquante mille francs dans cette enveloppe.

RENÉE.

Bon!... (Elle met l'argent dans le secrétaire.) Monsieur Larsonneau, je ne vous remercie pas, car je suis indignement volée.

LARSONNEAU.

Madame, je vous présente mes respects. (Il salue et sort.)

## SCÈNE VIII

RENÉE, MAXIME.

RENÉE.

Voyons, je n'oublie rien. Cette bonne Chuin arrangera tout... Puis, je me moque bien de ce qui peut arriver.

MAXIME.

Arriver, quoi ?

RENÉE.

Nous partons.

RENÉE.

MAXIME.

Nous partons ?

RENÉE.

Oui. Il y a un train à cinq heures pour le Havre, et il en est bientôt quatre... Nous descendrons à pied.

MAXIME.

Nous partons tout de suite ?

RENÉE.

Le temps de mettre une robe de voyage. Nous n'emportons rien. En route, nous achèterons ce qu'il nous faudra.

MAXIME.

Mais c'est impossible !

RENÉE.

Pourquoi impossible ? Rien de plus simple, au contraire. Quand il n'y aura plus personne, tout à l'heure, nous nous sauverons par le jardin... J'ai les cent cinquante mille francs. Ton père m'a volée, ça le consolera... Allons, va t'apprêter.

MAXIME.

Mais je ne veux pas, mais je ne peux pas ! Justement, je voulais causer raison avec toi, je voulais te dire... De grâce, Renée, écoute-moi, tu perds la tête.

RENÉE.

Peut-être. En tous cas, c'est ton père et toi qui me la faites perdre... Comment veux-tu que je vive ? Désormais, j'ai besoin de toi. C'est bien simple, je m'ennuie quand tu n'es pas là, et comme je m'en vais, je t'emmène.

MAXIME.

Non ! je ne te laisserai pas commettre une pareille folie... Enfin, pourtant, je suis le maître.

RENÉE.

Le maître! toi, le maître! Tu sais bien que non. C'est moi qui suis le maître... (Elle lui prend les poignets.) Je te casserais les bras, si je voulais, car tu n'as pas plus de force qu'une femme... Oui, tu es joli, délicat et lâche, et c'est peut-être pour cela que je t'ai aimé, dans la perversion de tout ce qui m'entoure.

MAXIME.

Laisse-moi... Tu me fais du mal.

RENÉE, le repoussant.

Tu vois bien... Ne nous battons pas, je serais la plus forte.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> CHUIN.M<sup>lle</sup> CHUIN.

Renée, je monte, n'avez-vous besoin de rien?

RENÉE.

Si, justement, j'ai des choses à vous dire... (A Maxime.)  
Toi, entre là, dans ma chambre, et attends-moi.

MAXIME.

Sois tranquille, je t'attendrai, je veux te convaincre.

RENÉE.

Non! tu verras, j'ai raison... (Le conduisant à la porte de gauche.)  
Ah! s'en aller, loin, bien loin! habiter quelque pays du soleil! recommencer sa vie dans l'inconnu, être heureuse!...  
Attends-moi. (Maxime entre dans la chambre.)



## SCÈNE X

RENÉE, M<sup>lle</sup> CHUIN.M<sup>lle</sup> CHUIN.

Que se passe-t-il donc ?

RENÉE.

Nous partons.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

A cette heure... Mais il vous faut des effets, du linge.

RENÉE.

Inutile... Ne me troublez pas. J'avais des choses à vous dire... Oui, nous partons. Ce n'est plus tenable. Alors, j'ai songé à vous avertir, vous qui savez tout et qui allez rester ici. Inventez une histoire ou dites la vérité, ça m'est égal ; mais pas avant demain soir, n'est-ce pas ? Vous raconterez que j'ai la migraine, que je suis enfermée dans ma chambre.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Vous avez donc signé ?

RENÉE.

Oui, j'ai l'argent là. (Elle fouille et range des papiers dans le petit secrétaire.)

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Ah !... (Très affectueuse.) Ma chère enfant, c'est peut-être un adieu éternel... Oh ! je ne vous juge pas, je vous souhaite seulement beaucoup de bonheur.

RENÉE.

Merci, ma bonne Chuin.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Votre bonne Chuin, vous avez raison... Et n'oubliez pas celle qui a toujours veillé sur vous, Dieu sait avec quelle

précaution et quelle tendresse!... Avant de partir, vous m'aviez promis... Vous savez? cette petite maison de Viroflay. J'ai bien mérité cette retraite pour mes vieux jours.

RENÉE.

En ce moment, je ne puis rien faire... Nous verrons plus tard.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Vous avez l'argent pourtant.

RENÉE, se retournant.

Cet argent me rend libre. Il est sacré. (Elle se remet à ranger.)

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Alors, c'est fini, je ne vous reverrai plus, et voilà comme je suis récompensée, moi qui comptais sur vous! (Les dents serrées.) Eh bien! vous avez tort, Dieu vous punira de votre mauvais cœur. (Elle se dirige vers la porte et rencontre Saccard sur le seuil. Renée est toujours occupée à fouiller dans le petit secrétaire, le dos tourné.)

## SCÈNE XI

LES MÊMES, SACCARD.

M<sup>lle</sup> CHUIN.

C'est elle qui l'aura voulu... (Bas à Saccard.) Il y a un homme dans sa chambre.

SACCARD.

Monsieur de Saffré?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Et elle part dans un quart d'heure avec cet homme.

SACCARD.

Monsieur de Saffré?

M<sup>lle</sup> CHUIN.

Vous verrez bien.

SACCARD, la retenant.

Monsieur Béraud du Châtel doit être encore là. Priez-le d'attendre. (Elle sort.)

## SCÈNE XII

RENÉE, SACCARD.

RENÉE, fermant le secrétaire, se retournant et apercevant Saccard.  
Vous !

SACCARD, après un silence.

Madame, nous sommes seuls, et il y a un homme caché là, dans votre chambre.

RENÉE, se mettant devant la porte.

Vous êtes fou, monsieur.

SACCARD.

Il y a un homme... Vous avez touché l'argent de Larssonneau, il vient de me le dire ; et vous partez avec votre amant, dans un quart d'heure... Vous voyez que je sais tout.

RENÉE.

J'ai signé, c'est vrai ; mais j'espérais que vous en seriez heureux... Il ne vous suffit donc plus de gagner de l'argent, monsieur ?

SACCARD.

L'argent ! mais je n'y tiens pas, je n'en veux pas ! Je vous aurais donné tout ce que je possède... Otez-vous de cette porte.

RENÉE.

Non, cet appartement est le mien, je vous défends d'entrer.

SACCARD.

Je suis résolu à tout, prenez garde!

RENÉE.

Vous n'entrerez pas, je ne veux pas.

SACCARD, affolé.

Il y a un homme, il y a un homme!

RENÉE.

Puisque vous y tenez absolument, mettons qu'il y ait un homme. Qu'est-ce que cela peut vous faire? Nesuis-je pas libre?

SACCARD.

Libre!

RENÉE.

Vraiment, vous manquez de mémoire. En m'épousant, vous avez abandonné tous vos droits sur moi, et je n'ai contracté aucun devoir envers vous... Quand on passe de ces marchés-là, il faut s'en souvenir.

SACCARD.

Ah! ne me torturez pas! C'est vrai, il y a une heure mauvaise dans notre vie. J'ai été un misérable. Mais n'ai-je pas racheté tout cela? Je me suis traîné à vos pieds, je vous ai dit que vous m'aviez vaincu, que je vous adorais.

RENÉE.

Il était trop tard... Je suis libre, je ne vous dois aucun compte. Allez-vous-en!

SACCARD.

Vous avouez!

RENÉE.

Non, rien!... Est-ce que je me suis inquiétée de vos maîtresses? Vous avez vécu à votre guise, laissez-moi vivre à la mienne. Si je pars, c'est que telle est ma fan-

taisie, et si quelqu'un m'accompagne, c'est que je n'aime pas à voyager seule... Allez-vous-en !

SACCARD.

Madame, je vous jure que je vais tuer votre amant. (Il lui montre le pistolet qu'il a sur lui.)

RENÉE.

Vous êtes armé... Eh bien! vous n'aurez qu'une peine, ce sera de me tuer d'abord, avant de franchir cette porte; car, sur mon âme, je ne vous laisserai pas entrer.

SACCARD.

Une dernière fois, veux-tu me livrer passage ?

RENÉE.

Non!

SACCARD.

Mon Dieu! mon Dieu!

RENÉE.

Tuez-moi donc, vous tuerez l'autre ensuite, si vous croyez en avoir le droit... Mais votre main tremble, ce n'est pas vous qui pouvez me tuer.

SACCARD.

Tu crois que je recule devant un scandale... Ton père est là, veux-tu que je l'appelle? Je l'ai prié d'attendre pour lui montrer ton amant... Moi, que m'importe! J'ai été gueux pendant des années, je puis battre encore le pavé des rues. Pas de famille, aucune attache. Mon fils est marié...

RENÉE, quittant la porte, bouleversée.

Marié, comment ?

SACCARD.

Il m'a demandé de fixer la date de son mariage.

RENÉE.

Maxime ?

SACCARD.

Oui, tout est conclu.

RENÉE, la voix changée.

Attendez, j'avoue... C'est vrai, il y a un homme là; et c'est encore vrai, nous allions partir ensemble. Mais j'avais tort, c'était trop bête... Dites, voulez-vous toujours le connaître, cet homme ?

SACCARD.

Je le connais, c'est monsieur de Saffré... Je le tuerai.  
(Il prend le pistolet.)

RENÉE, le regardant fixement.

Vous le tuerez, je ne crois pas... (Elle ouvre brusquement la porte de la chambre et appelle.) Viens, toi!... (A Saccard.) Tenez ! le voici, mon amant ! (Maxime paraît.)

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, MAXIME.

SACCARD.

Maxime!... Chez moi, dans ma maison!... (Il s'avance, l'arme au poing.) Ah ! misérable enfant !

MAXIME.

Mon père !

SACCARD, reculant et laissant tomber le pistolet.

C'est la fin!... Cette fois, c'est la fin ! (Il s'affaisse, écrasé, sur le canapé.)

RENÉE, à Saccard.

Vous voyez bien que vous ne tuerez personne... (A Maxime.) Parle donc, tu n'as rien à craindre... Il paraît que tu te maries. Ton père m'a dit ça, et je t'ai appelé pour en causer en famille... Oui, nous sommes en famille maintenant, nous pouvons causer tranquillement de nos affaires.

RENÉE.

MAXIME.

Tu es plus mauvaise que moi, Renée. Tu as tort de triompher ainsi.

RENÉE, entre les deux.

C'est cela, dis que je t'ai perdu, car tu es assez lâche pour le dire... A la fin, il faut que chacun prenne sa part. Vous avez eu des maîtresses communes, vous avez mené une vie débraillée de camaraderie, qui a mal tourné, et si le père, un soir, trouve le fils dans la chambre de sa femme, c'est tant pis pour vous : il ne fallait pas tout partager, il fallait croire à autre chose qu'à la force et à l'argent.

SACCARD, à demi-voix.

Oh ! mon rêve de la force !

RENÉE.

Vous souffrez, c'est votre faute, pourquoi vous plaindrais-je ? Mais moi, qu'ai-je fait pour être ainsi écrasée entre vous deux ?

SACCARD.

Ce que vous avez fait ?

RENÉE.

Oui, je sais, j'étais perdue déjà. Allons, dites-le, soyez brutal... C'est une première violence de l'homme qui m'a jetée ici, et vous n'êtes venu qu'ensuite, je le veux bien. Du reste, c'était logique... A vous deux, vous m'avez achevée.

MAXIME.

Éh ! c'est toi qui nous heurtes l'un contre l'autre, c'est toi qui romps tous nos liens, à cette heure !

RENÉE.

Moi !... (A Saccard.) Mais dites donc la vérité ! Je n'ai été qu'un enjeu dans votre vie. Vous m'avez prise comme une

valeur de portefeuille, vous m'avez accrochée comme une enseigne à votre boutique, vous m'avez poussée aux toilettes d'une nuit, aux plaisirs d'une saison, uniquement pour régner sur le pavé de Paris.

SACCARD, se levant.

Taisez-vous !

RENÉE, à Maxime.

Toi, tu avais le clair sourire, les yeux vides d'une fille. Tu te moquais de ton père, tu le trouvais bourgeois de se donner tant de peine pour gagner un argent que tu mangeais avec des rires de paresse. Tu étais entretenu.

MAXIME.

Tais-toi !

RENÉE.

Non, je dirai tout... Et c'est ainsi que, peu à peu, le père m'a rendue assez folle, assez misérable pour les baisers du fils... Maintenant, le fils refuse de me suivre : il frissonne à la pensée d'aller jusqu'au bout de son crime, il se marie... Quant au père, qui aurait dû me tuer, il m'a volée !

SACCARD.

Te tairas-tu ?

MAXIME.

C'est un supplice.

RENÉE.

Vous n'oserez pas me toucher, vous n'êtes pas même des bandits. Ah ! quel service vous me rendriez !... Voyons, je ne puis rester ainsi entre vous. Qu'allez-vous faire de moi ? Je vous connais, vous vous remettrez ensemble demain, comme des camarades. Et moi, que deviendrai-je ? Vous m'avez finie, je n'ai plus la force de rien recommencer... Répondez donc, donnez-moi une idée. Vous baissez la tête. Je suis de trop, n'est-ce pas ? Alors, que l'un de vous me tue, au moins... (Elle ramasse le pistolet sur le



canapé et le présente à Saccard, qui l'écarte du geste.) Mais je veux mourir, l y a une heure que je veux mourir, ne l'avez-vous pas compris ! Tenez ? je n'ai besoin de personne. C'est trop de dégoût !... Adieu ! (Elle se décharge le pistolet dans la poitrine.)

MAXIME.

Renée !

SACCARD.

La malheureuse !

RENÉE.

N'approchez pas... Laissez-moi mourir seule. (Elle tombe sur le canapé.)

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, BÉRAUD.

BÉRAUD, entrant.

Qu'y a-t-il ? Renée blessée ! (Il s'approche et la soulève sur son bras.)

RENÉE.

Mon père, ah ! merci... Je me suis tuée, car vous aviez raison, la faute a recommencé, les gens et jusqu'aux pavés de la ville me poussaient... (S'affaiblissant.) Mon père, pardonnez-moi... Pardonnez-moi, comme vous avez pardonné à ma mère. (Elle meurt. Son père, lentement, la baise au front.)

FIN.

60613261

1887  
171  
ÉMILE ZOLA



30

↓  
RENÉE

PIÈCE EN CINQ ACTES

AVEC UNE PRÉFACE INÉDITE DE L'AUTEUR



PARIS

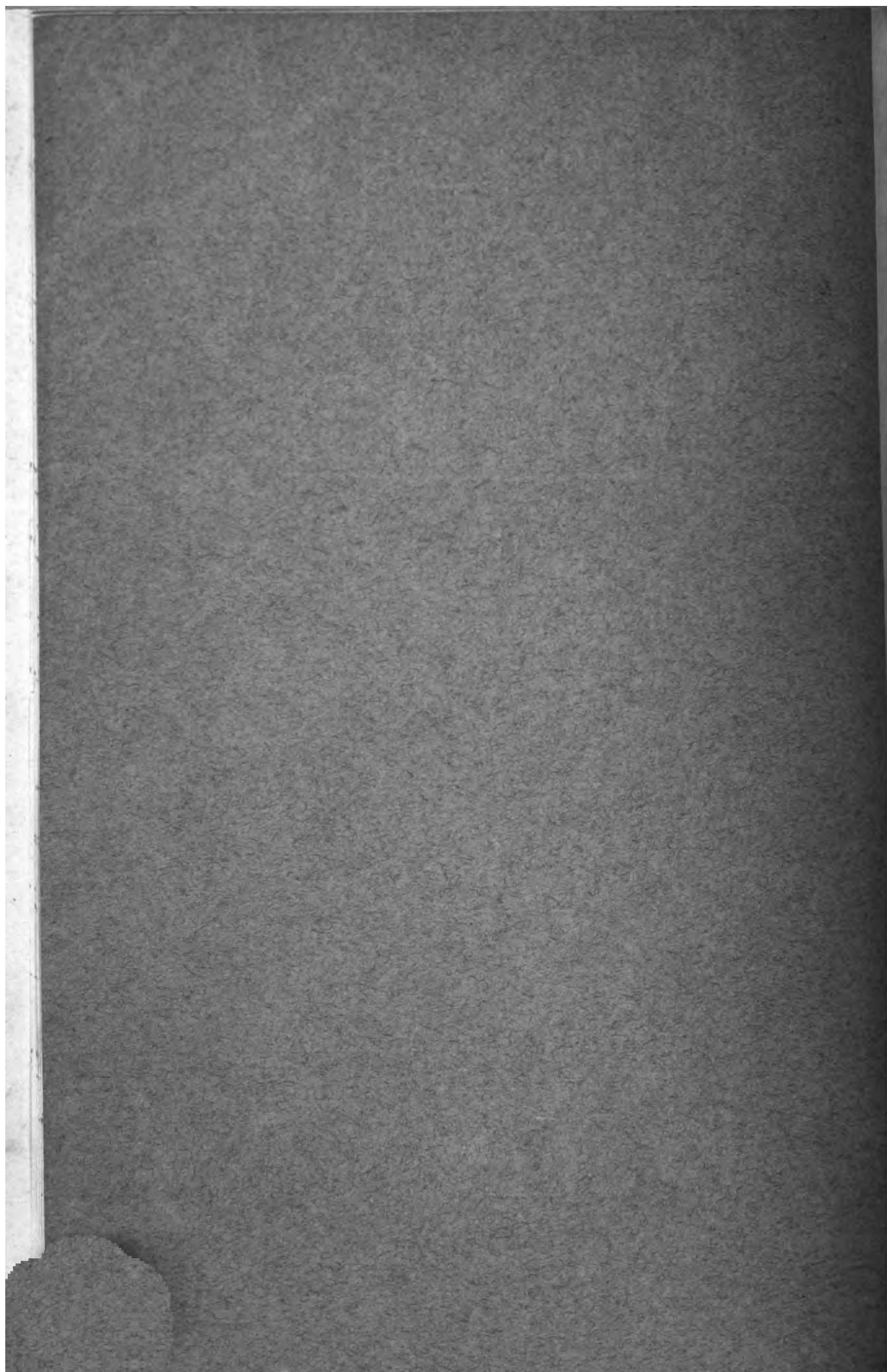
G. CHARPENTIER & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

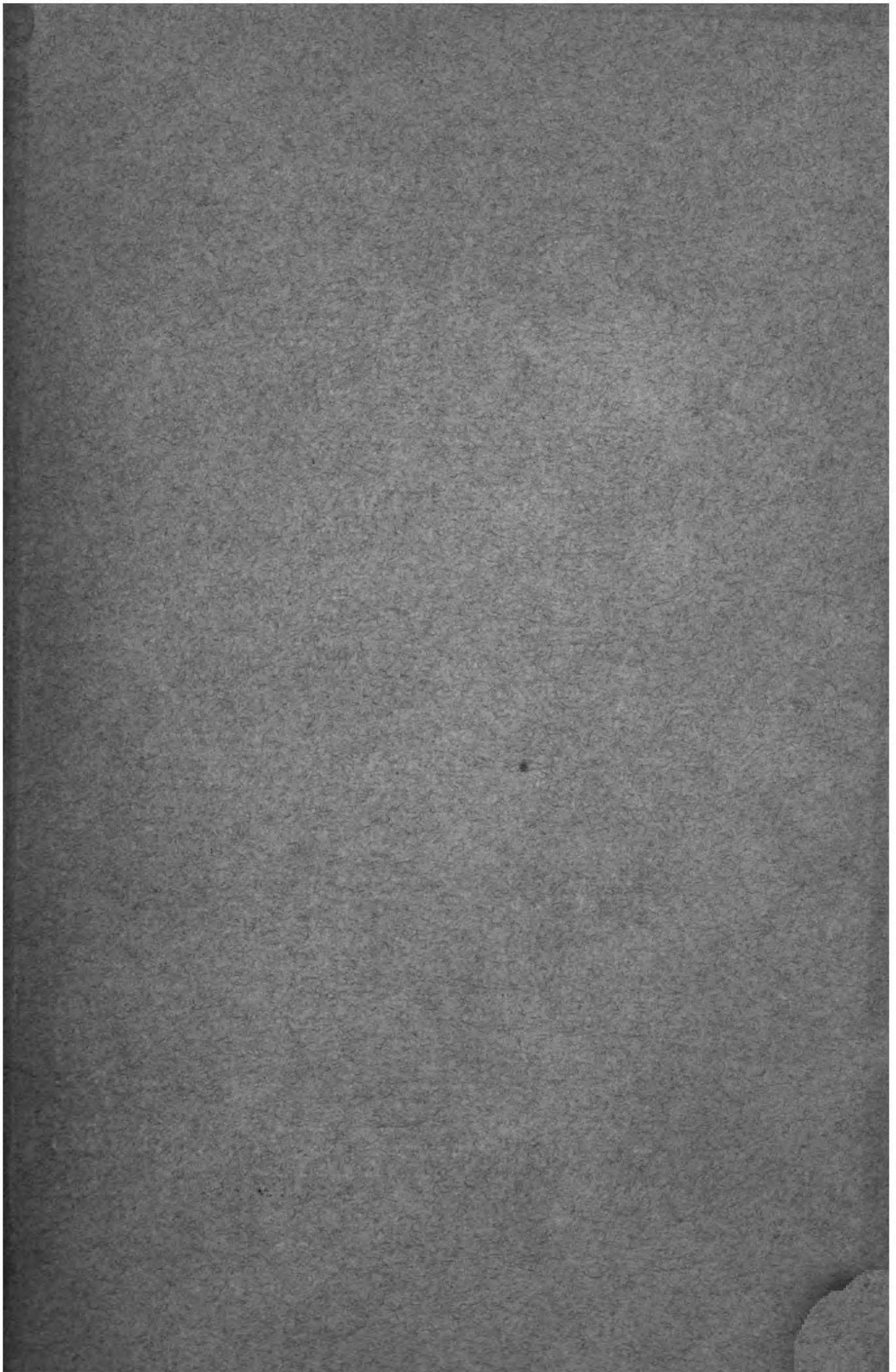
11, RUE DE GRENELLE, 11

—  
1887

Tous droits réservés.

Ver F III B





# BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

## CHOIX DE PIÈCES

- ALEXIS (PAUL). **Celle qu'on n'épouse pas**. Comédie en un acte en prose..... 1 fr.
- ARÈNE (PAUL) et DAUDET (ALPHONSE). **Le Char**, opéra-comique en un acte, grand-in-18..... 1 fr.
- ARNOULD (ARTHUR). **Le Duc de Kandos**, drame en 8 tableaux..... 2 fr. 50
- BANVILLE (TH. DE). **Riquet à la Houppe**, comédie féerique. Prix..... 2 fr. 50
- BUSNACH (W.) ET ARNOULD (ARTHUR). **Zoé Chien-Chien**, drame en 8 tableaux..... 2 fr. 50
- BUSNACH (W.) ET GASTINEAU. **L'Assommoir**, drame en cinq actes et 9 tableaux, tiré du roman et avec une préface d'Émile Zola, et un dessin de G. CLAIRIN..... 2 fr. 50
- A. DAUDET ET P. ELZÉAR. **Le Nabab**, pièce en 7 tableaux. Prix..... 2 fr. 50
- FLAUBERT (GUSTAVE). **Le Candidat**, comédie en quatre actes in-16..... 2 fr.
- GONCOURT (EDMOND ET JULES DE). **Henriette Maréchal**, drame en trois actes, en prose..... 2 fr. 50
- HERVILLY (E. D') ET GRÉVIN. **Le Bonhomme Misère**, légende en 3 tableaux, grand in-18..... 1 fr.
- HERVILLY (E. D'). **La Fontaine des Beni-Menad**, comédie mauresque en un acte..... 1 fr.
- **Poquelin père et fils**, comédie en un acte, en vers. Prix..... 1 fr.
- LAUNAY (A. DE). **Le Supplice d'une mère**, comédie en quatre actes..... 2 fr.
- LIORAT (A.) ET ARNOULD (A.). **La Belle aux cheveux d'or**, drame en cinq actes et 6 tableaux..... 2 fr. 50
- MONTÉGUT (M.). **Les Noces noires**, drame en deux actes. Prix..... 1 fr. 50
- RIVET (GUSTAVE). **Le Cimetière Saint-Joseph**.. 1 fr.
- ZOLA (E.). **Thérèse Raquin**, drame en quatre actes, grand in-18..... 2 fr.
- **Les Héritiers Rabourdin**, comédie en trois actes, avec préface, grand in-18..... 2 fr.
- **Renée**, pièce en cinq actes, avec préface, gr. in-18. 2 fr. 50



